

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



— RUSSIE : LA CROIX CONTRE LE CROISSANT —

N° 56

DÉCADAIRE

de civilisation française et de tradition catholique

□ Pasqua, l'âne de Buridan □ Les nouveaux porteurs de valises □ Bonnal et l'hermetisme □ « *Les cosaques à Grosny !* » proclame Bernard Lugan □ « *Gauche, le baiser qui tue* » par Houbart □ Alexis Carrel, bienfaiteur de l'humanité □ Brassens par Bernet □ Balades sous les vieilles pierres par Olmetta □ Et, toujours plus longuet, le débat BEH-ADG

Lettres de chez nous

UN CADEAU

J'ai 19 ans 1/2 et je suis un citoyen privilégié : en effet, j'habite dans une ville où nous avons la chance de capter "Radio-Courtoisie". J'écoute ses émissions depuis bientôt deux ans (comme je regrette de ne l'avoir connue plus tôt !), et principalement les "Libres Journaux" de Serge de Beketch le mercredi et de Jean Ferré le lundi.

Ne sachant pas vraiment quel cadeau offrir pour Noël à la personne - ou plutôt à l'une des personnes - qui m'a permis de découvrir "Radio-Courtoisie", j'ai pensé à vous écrire pour vous demander un specimen de votre Libre Journal de la France courtoise afin que nous puissions faire connaissance avec ce décadaire.

J.P. Le Havre

SI LA VERITE SCANDALISE...

Sans doute le courrier des lecteurs du Libre Journal ne saurait-il être le lieu de la polémique et de la controverse, aussi bien l'indignation de Madame L.D., de Haute-court, ne me semble-t-elle pas appeler la réplique, mais la réflexion. Si la vérité scandalise, la faute en

incombe-t-elle à la vérité, sinon plutôt au scandalisé ? Un juge intègre acquittant un accusé d'assassinat se rendrait-il coupable d'apologie du meurtre ?

Sur le thème choisi par mon aimable adversaire, il y a trente ans, il était encore possible d'écrire ceci :

« Un trait surprenant de (la seconde guerre mondiale) fut que l'armée allemande gagna une réputation meilleure encore, pour sa conduite humanitaire, que celle acquise en 1870 et en 1914, alors que l'on devait s'attendre naturellement à voir le "nazisme" s'ajouter au "prussianisme" pour le rendre pire. (...) En parcourant les pays libérés après la guerre, on entendait rendre largement hommage à la conduite du soldat allemand et trop souvent on entendait aussi des réflexions défavorables sur celle des troupes des libérateurs. Mieux encore, il semblait même que le contact étroit et prolongé dû à l'Occupation avait engendré une meilleure entente entre la masse du petit peuple de part et d'autre, au lieu d'un approfondissement des préventions et de la haine. Le rapprochement entre Français et Allemands en fut le résultat



le plus remarquable. » Ce constat est d'un observateur particulièrement bien placé pour avoir "parcouru les pays libérés après la guerre" et elles sont à lire chez l'historien militaire britannique, Sir Basil Henry Lidell Hart (Mémoires, Cassel, London 1965, tome 1, page 203). Et remarquez que les préjugés de son île ne lui manquaient pas, puisqu'il se dit "surpris" par un fait d'évidence répandu sur tout le continent.

Il semble bien que le parcours de notre combat ne touche pas à sa fin. Après le culte obligatoire de la Mémoire majuscule, nous allons bientôt, par devoir, brûler les grains d'encens sur l'autel de l'Amnésie.

P.M. Bruxelles

FIDELE SOUTIEN

Votre décadaire est devenu sans discussion

possible notre meilleur ami, notre plus fidèle soutien. et Dieu sait que nous en avons grand besoin ! Joyeux Noël et Bonne Année !

D.J. (Marlière)

CONVAINCU

Plaisir des yeux, régal des mots, communion dans l'amour de nos valeurs françaises et catholiques, Libre Journal, je vous souhaite une bonne année 95.

Lecteur récent, abonné de même, je vous affirme mon enthousiasme pour votre défense du civisme et de la culture françaises.

G.L. Clichy

VOUS AVEZ GAGNE

Allez ! Vous avez gagné ! Grâce à votre opiniâtreté et aussi à une certaine gaieté impertinente. Merci et bon courage.

P.M. Vendeuvre

**LE LIBRE
JOURNAL**
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta
75010 Paris

Tél. : (1) 42.80.09.33.

Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Principaux associés :
Antony, Beketch
- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch

ISSN : 1244-2380

Ce numéro contient un encart de
2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
139 boulevard de
Magenta 75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

Mensonge et culpabilisation

Robert Conan est mort de froid à soixante-deux ans dans une rue de Vitry. Une association caritative exige donc une « augmentation des crédits alloués au logement social » et se lamente sur ce malheureux « enseveli dans un linceul de silence ».

Escroquerie morale et mensonge.

L'escroquerie consiste, pour les associations « caritatives », à prendre prétexte de cette mort pour réclamer encore plus d'argent alors que Conan, justement, exécrait ces technocrates du cœur, leurs foyers, leurs « restau », leurs journaux, leurs stars, par lesquels cette société impitoyable se donne bonne conscience.

Clochard il était, clochard il resterait.

Avec le RMI, plus sa petite retraite, plus la « manche », il aurait pu vivre autrement, mais la rue, c'était son choix. On peut le discuter, on n'a pas le droit de le trahir en faisant du fric avec ce mort qui avait choisi son destin.

Le mensonge, c'est de dire que Robert Conan est enseveli dans un « linceul de silence ». Il est mort en fanfare, au contraire, accompagné de pages entières dans la presse. Symbole de la vérole-misère que vingt ans de socialo-technocratie ont refilée à notre pays.

Mais, libéral ou marxiste, le socialisme est par définition innocent aux yeux des médias.

La mort de Robert Conan, c'est votre faute, c'est la mienne.

Nous payons des impôts, des charges, des cotisations sociales, des taxes ; nous donnons, bonnes poires, à tous les « Machinthons » ; nous finançons, braves bêtes, les restau du cœur ; nous casquons, ahuris, pour les pitreries méchantes de l'Abbé « Ta-gueule » ; nous entretenons le Samu social ; nous sommes harcelés à longueur de journées par mendiants, clochards, SDF, joueurs de guitare, brandisseurs de pancartes ; nous sommes insultés en direct à la télé par des mendigots d'importation qui n'ont appris quatre mots de notre langue que pour gueuler « Honte à la France ! » et exiger, chez nous, les logements, les écoles, les hôpitaux qu'ils ont réduits en ruines, chez eux, après que nous les eûmes construits.


Mais ce n'est pas encore assez. Il faudrait que nous nous couvrions la tête de cendres.

Eh bien, moi, j'en ai plus que mon compte. Je ferme mon portefeuille. Et si on réclame, je saurai quoi répondre : « Allez donc demander à Alger les trente milliards que, depuis qu'il est Premier ministre, Balladur a refilés en douce à cet état corrompu et terroriste ».


S de B




CONVAINCU

 Pour quiconque a écouté Philippe de Villiers à 7 sur 7, il apparaît évident que le candidat déclaré est d'accord sur toute la ligne avec le Front National. Les experts ont même reconnu dans ses propos des phrases entières tirées du programme du F.N. C'est plutôt reconfortant.


LACUNE

 le seul problème, c'est que Philippe de Villiers ignore visiblement qu'il vit dans un pays où l'on dénombre huit millions d'immigrés. C'est évidemment un détail qui n'apparaît pas clairement dans le boccage vendéen mais, tout de même, il devrait se renseigner. Ne serai-ce que pour combler une lacune qui, à l'évidence, obère son raisonnement.

LE PEN LIGHT

 En somme le programme électoral de Philippe de Villiers, c'est du Le Pen allégé. Il est d'ailleurs amusant de constater que le premier à avoir émis une opinion à la fois mesurée intelligente et fondée sur la candidature de Villiers est Devedjian qui l'a jugée « totalement inutile ». Il a beau avoir quitté l'extrême droite, il a gardé les bons reflexes

PATHETIQUE

 Il y a quelque chose de presque pathétique dans les efforts que Chirac déploie soudainement pour se donner une « nouvelle image ». A vrai dire, on comprend qu'il lui soit difficile de faire enfin admettre aux électeurs qu'il est réellement ce qu'il a toujours tenté de leur cacher : un radical-socialiste. Il pourrait peut-être profiter d'une émission de télé pour raconter ses débuts : quand il faisait signer le fameux « Appel de Stokholm », attrape gogo pacifiste concocté par Moscou

Nouvelles d

Pasqua joue l'âne de Buridan

Deux sondages. Tous deux de la SOFRES, tous deux réalisés entre le 26 et le 28 décembre auprès d'un échantillon de mille personnes.

Le premier pour le compte du *Nouvel Observateur* du 5 janvier 1995, le second pour le compte du *Figaro-Magazine* du 7 janvier.

Première question, pour le *Nouvel Obs* : « Pensez-vous que les personnalités suivantes feraient un bon président de la République ? »

Philippe de Villiers : 16 % de « oui ».

Jean-Marie Le Pen : 8 % de « oui ».

Deuxième question, pour le *Nouvel Obs*, toujours : « Pour qui voterez-vous au premier tour de l'élection présidentielle ? »

Philippe de Villiers : 4 %.

Jean-Marie Le Pen : 12 %.

Troisième question, toujours de la SOFRES mais publiée dans le *Figaro-Magazine*, celle-là : « Souhaitez-vous voir jouer un rôle politique important à... ? »

Philippe de Villiers : 26 %.

Jean-Marie Le Pen : 16 %.

De ce rapprochement entre trois questions posées dans le cadre de deux sondages (qui, eu égard à la similitude avouée des dates et des échantillons, n'en font d'ailleurs probablement qu'un), on peut tirer plusieurs réflexions.

La première, c'est évi-

demment que les instituts de sondages se foutent du monde et que leurs clients écrivent n'importe quoi en manipulant, dans leurs interprétations, des chiffres déjà rectifiés par les sondeurs.

C'est une bonne conclusion. Les sondages, ainsi que Jean Madiran l'a maintes fois répété de façon démonstrative dans *Présent*, sont des mensonges.

D'abord, parce qu'ils sont « corrigés en fonction des variations saisonnières » selon le caprice du sondeur ou les volontés du client. Les exemples de ces petites manipulations sont multiples. A commencer par la grotesque différence que l'on put constater, lors de la présidentielle de 1988, entre les résultats des sondages et les résultats des urnes en ce qui concerne Raymond Barre (à la baisse) et Jean-Marie Le Pen (à la hausse).

Ensuite, parce que jamais il n'est indiqué au lecteur que les résultats sont aléatoires dans une proportion de trois à quatre points en plus ou en moins.

Ce qui revient à dire qu'un crédit de 10 % de voix accordé à un candidat indique simplement que ce candidat peut compter sur une fourchette qui va de 6 % au moins à 14 % au plus des suffrages.

En clair, il faudrait donc dire, dans les cas qui nous intéressent, que « de 12 à 20 % des personnes interrogées disent penser que Villiers ferait un bon président de la République,

alors qu'entre 4 % et 12 % des mêmes personnes disent penser la même chose de Le Pen ».

On remarque que, dans ce cas, la différence n'est plus du simple au double (16 % Villiers, 8 % Le Pen), mais que la « dent de fourchette » la plus basse du premier est égale à la « dent de fourchette » la plus haute du second. Ce qui n'est pas surprenant lorsque l'on sait que les réponses sont toujours « induites » ou plutôt « obviées » par le respect humain.

C'est la raison pour laquelle il convient de dire non pas « X % des personnes pensent que... » mais « X % des personnes disent penser que... »

C'est d'autant plus prudent que, les sondages passés le montrent, dans le cas de Le Pen, une proportion non négligeable d'électeurs décidés à voter pour lui dans le secret de l'isoloir ne voient pas la nécessité de rendre public ce choix dans des médias sous contrôle de la police de la pensée.

Maintenant, si l'on a envie de s'amuser à analyser ces chiffres rectifiés de sondages améliorés, on peut relever des contradictions surprenantes.

16 % des Français jugeraient Villiers digne de devenir président. Mais 4 % seulement seraient prêts à voter pour lui. Ce qui revient à dire que 75 % des supporters de Villiers sont résolus à voter pour un autre.

En revanche : Le Pen serait jugé digne de l'Ely-



u Marigot

sée par 8 % seulement des Français mais il s'en trouverait moitié plus (12 %) pour annoncer leur intention de voter pour lui.

Résultats combinés de ces chiffres : s'il y a deux fois moins de Français qui avouent leur admiration pour Le Pen que pour Villiers, il y a trois fois plus de Français qui sont décidés à voter pour Le Pen que de Français décidés à voter Villiers.

Ce qui confirme tout à fait que l'électeur n'avoue pas toujours ce qu'il fait et ne fait pas toujours ce qu'il a annoncé.

Autre constat intéressant : si Villiers ne parvient à mobiliser qu'un tiers de son électorat naturel (4 % d'électeurs contre 16 % d'admirateurs), Le Pen va chercher le tiers de ses voix chez des électeurs qui, a priori, ne lui sont pas favorables. (12 % d'électeurs pour 8 % d'admirateurs).

En bon français technocratique, cela s'appelle un « différentiel de dynamique ».

Si l'on préfère, et si l'on veut bien nous passer le trivial de la comparaison : Philippe de Villiers est le gendre idéal et Le Pen l'amant rêvé.

Le premier est celui dont on ose parler à table le dimanche, le second est celui dont on ne peut pas se retenir de rêver dans le secret du boudoir.

C'est cette différence que les soi-disant spécialistes de la chose politique s'entêtent à ne pas comprendre.

Et c'est cette incompréhension qui va, une fois de plus, conduire Pasqua à la déconfiture.

L'annonce de la candidature de Villiers lors de l'émission « 7/7 » prouve que le fondateur du Mouvement pour les Valeurs est arrivé à surmonter les craintes que lui avaient fait éprouver la mobilisation du lobby contre lui. Visible-ment, il a reçu des apaisements. Ce qui lui a permis de reprendre, avec un culot littéralement infernal, des phrases entières du programme du Front national en les présentant comme des nouveautés admirables sorties toutes armées des cerveaux qui forment son équipe.

A l'évidence, Pasqua, qui, grâce à Gaubert, sait à quoi s'en tenir, l'a rassuré. Et les mines d'Anne Sinclair l'ont conforté dans cette certitude : on ne lui en veut plus. A force d'avoir aboyé avec les loups contre Le Pen, Villiers s'est racheté. Il n'est pas encore un « Juste », mais ça viendra.

L'essentiel est qu'il prenne des voix à la « bête immonde » et qu'il l'empêche de réaliser l'exploit que les sondages RG (plus sérieux que les sondages commerciaux parce que réalisés et vérifiés à longueur d'années auprès de dizaines de milliers de Français, dans tout l'Hexagone et sans rectifications de complaisance) annoncent avec une inquiétante régularité au point que le *Nouvel Obs* en a fait état : « Si Le Pen continue de monter ... il n'est pas exclu qu'il termine deuxième à droite derrière Balladur ».

C'est-à-dire... devant Chirac !

Pour Pasqua, un tel résultat serait à la fois la

meilleure et la pire des choses.

La meilleure, d'abord, parce qu'il pourrait être de nature à convaincre Chirac d'abandonner.

Ce qui ouvrirait à Balladur la voie d'une élection de maréchal dès le premier tour avec les conséquences énormes que cet événement aurait sur la conduite des affaires. Ensuite, parce que, si Chirac s'entêtait, l'humiliation de cette défaite face à Le Pen qu'il hait l'éliminerait pour longtemps du paysage politique national.

Ouvrant ainsi au ministre de l'Intérieur la voie vers la présidence du RPR et, évidemment, vers Matignon.

Mais ce résultat pourrait être aussi la pire des choses.

Parce que Le Pen deviendrait, dans ce cas, non plus seulement un élément gênant du jeu politique mais une force incontournable avec laquelle il faudrait compter, voire négocier.

Et, en tout cas, une force qu'il serait impossible de tenir indéfiniment à l'écart de la représentation nationale.

Et surtout parce que les forces occultes qui soutiennent Pasqua ne lui pardonneraient sans doute pas d'avoir joué un jeu dangereux qui aboutirait ainsi à permettre à l'« Adversaire » de renforcer sa légitimité.

Pasqua est donc bien ennuyé.

La chose n'est pas nouvelle. Il y a six siècles, au moins, que l'âne de Buridan crève de faim et de soif entre son picotin d'avoine et son seau d'eau fraîche. □

CARICATURE



Mais ou les efforts du Maire de Paris confinent au grandiose, c'est quand il feint de s'attaquer à la technocratie dont il est l'un des représentants les plus caricaturaux. Son nom est d'ailleurs le plus fréquemment cité dans le livre que Michel Schifres consacra voilà huit ans à cette caste de fonctionnaire omnipotents sous le titre révélateur de « l'Enaklatura » par référence à la sinistre « nomenklatura » soviétique.

RECORD



A l'époque, il est vrai, Chirac n'avait pas encore songé à s'en prendre à l'Enarchie. La preuve : son gouvernement de cohabitation comptait...treize ministres enarques. Un quasi monopole de la technocratie jamais atteint par aucun autre gouvernement.

CASTE



En outre, quand il reproche aux « technocrates » d'appartenir à une caste coupée du peuple, Chirac oublie que, toujours à la même époque, c'est lui qui pour plaire à la toute-puissante association des anciens élèves, supprima la « troisième voie », filière d'accès à l'ENA qui, justement, permettait le recrutement par la haute fonction publique d'élus locaux, de responsables d'associations, de syndicats et d'organismes de protection sociale.

SEUL



L'autre problème de Chirac, c'est qu'il est de plus en plus seul. En 1986, Thierry Desjardins publiait un recensement des « Chiraquiens ». Il avait retenu seize personnalités politiques importantes qui constituaient les « barons du chiraquisme ».

Une décennie plus tard,



Autres Nouvelles

Le retour des « porteurs de valises »

entre ceux qui sont morts, ceux qui ont politiquement disparu, ceux qui ont été mis hors jeu par l'âge, la maladie ou la Justice et ceux qui ont trahi, il lui reste Toubon, Juppé et Tibéri. Juste de quoi faire un bridge.

FAUX SCOOP



Gigantesque éclat de rire dans les milieux de la biochimie moléculaire à la publication du «super-scoop» du «Point» annonçant la «fantastique découverte du professeur Baulieu» : la DHEA, molécule qui atténue les effets secondaires du vieillissement. En fait, la DHEA identifiée depuis vingt ans n'a jamais été commercialisée tout simplement parce qu'impossible à breveter et trop facile à fabriquer, cette merveille ne permettrait pas aux labos de s'enrichir

COUP MEDIATIQUE



Le raffut autour de cette vieille histoire cache autre chose : Baulieu est en effet surtout connu comme l'inventeur du pesticide humain, la sinistre pilule abortive RU486 qui tue les fœtus dans le sein maternel. Redoutant de devenir la cible de certains extrémistes américains qui n'admettent pas que son poison soit désormais exporté aux USA, il utilise cette prétendue «découverte» pour se fabriquer une image de papa gâteau du troisième âge.

AMNISTIE BIS



Des contacts discrets ont lieu entre députés de tous les partis de la bande des quatre pour mettre sur pied une «réforme fondamentale de la Justice» qui serait élaborée et votée par toutes les tendances réunies. L'objectif réel de cette opération qui interviendrait après la présidentielle est de faire passer une amnistie totale de tous les délits financiers commis par des élus.

«**P**as une seule «autorité morale» n'osera à l'évidence se faire l'avocat des tueurs islamistes comme certains se firent naguère les défenseurs des terroristes gauchistes de la bande à Baader ou d'Action directe.

Le consensus national est là-dessus sans faille et quiconque tenterait de le rompre se trouverait sans doute immédiatement au ban des médias. »

Voilà ce que le *Libre Journal* écrivait au lendemain de l'épilogue de la prise d'otages d'Alger, réglé par les hommes du GIGN, le lundi 26 décembre, sur la piste de l'aéroport de Marseille.

Incurable naïveté ! Inguérissable crédulité ! Injustifiable espoir qu'il existe des limites à l'impudence, qu'il y a des bornes naturelles à l'esprit de trahison en temps de guerre !

Le démenti n'a pas tardé.

Et c'est, bien sûr, à la « Une » du *Monde* que l'on a pu lire, le jeudi 5 janvier, un ahurissant hommage aux tueurs islamiques de l'Airbus d'Air France, « ces drôles de copains qui s'étaient invités » pour Noël.

L'article, signé Alain Faujas, commence par une sorte de lamento attendri sur « le dernier du commando à se battre dans le cockpit ... Lui, l'hystérique, qui ne parlait pas le français et que les passagers avaient surnommé «le Maboul» ».

D'un regard, Faujas

l'assure, « le Maboul » a convaincu le pilote et le mécanicien « qu'il ne leur ferait pas de mal ». De même que ses frères (pas ses complices, ses « frères ») n'avaient à aucun moment cherché à se venger sur les autres otages dans l'assaut du GIGN.

Puis, le *Monde* propose un récit de la prise d'otages qui hésite entre le conte de Noël et le roman picaresque. Tragique », écrit Faujas.

Les terroristes ne sont pas si méchants que ça puisqu'ils « évacuent des femmes, des enfants et des malades, ce qui crée les premiers liens entre les stewards ou hôtesse et leurs geôliers ». Et ils le font avec une telle bonne volonté que « Rapidement, il suffit qu'ils (les membres de l'équipage) signalent un malade pour que les pirates fassent signe de l'évacuer hors de l'appareil ».

Dans ces conditions, on se demande pourquoi plus de passagers ne se sont pas faits porter pâles. Eh bien, c'est que, figurez-vous, ils s'y trouvaient plutôt à l'aise dans cet avion. « Les pirates sont souriants », il y a même un « grand et beau gars », s'émoustille Faujas. Quant aux brutes, « l'exalté » et le « surexcité », ce ne sont que des « exécutants », qui, kalachnikov sous le bras, vont « aider à la vidange des toilettes pleines à ras bords », qui distribuent de l'eau ; des braves gars un peu

demeurés qui « adorent les armes, comme des gamins », qui « demandent à la responsable de cabine de prendre la tension » par jeu et qui « se mettent à distribuer un billet de deux cents francs à toutes les femmes de l'avion ».

De vrais pères-Noël, on vous dit.

C'est au point que, raconte le *Monde*, on réveillonne. « Les passagers sortent les dattes et les beureks qu'ils destinent à leur famille et se mettent à les partager entre eux mais aussi avec l'équipage et le commando ».

Même « l'assassinat du jeune cuisinier de l'ambassade de France Yannick Beugnet ... n'entame pas ce climat de bonne volonté réciproque », cette ambiance de « famille », de « cocon ».

Et Faujas a cette interrogation stupéfiante : « Faut-il s'étonner que ces passagers refusent de descendre de l'avion quand la proposition leur en est faite par le commando, peu avant le départ de Marseille ? »

Apparemment, le journaliste du *Monde* croit tout de bon que les passagers prenaient leurs tortionnaires pour des animateurs de réveillon surprise. Pas une seconde il ne lui vient à l'esprit que, s'ils ont refusé de descendre, c'est tout simplement parce qu'ils venaient de voir abattre sous leurs yeux un policier, un cuisinier français et un diplomate vietna-



mien qui, eux, avaient justement accepté de descendre pour être immédiatement foudroyés d'une balle dans la nuque.

Mais pour le *Monde*, cette « tragi-comédie » a été réussie, ce qui n'a rien d'étonnant « dans un univers aussi net, aussi

calme ». Jusqu'au bout, « chacun est demeuré dans sa fonction : les pirates derrière leurs pistolets, l'équipage derrière le manche à balai... ».

Et puis, hélas, est intervenu le GIGN, « des robots casqués, pleins de lumières vertes et rouges, sont apparus à la porte

avant droite, maniant le tonnerre et la foudre. Ils ont tué les drôles de copains qui s'étaient invités à Alger ».

« Les drôles de copains »...

Trente-cinq ans plus tard, les « porteurs-de-valises » ont repris leur sale boulot. □

L'étrange discours du « Monde Diplo »

Devinette. Qui a écrit ceci : « Dans les démocraties actuelles, de plus en plus de citoyens libres se sentent englués, poissés par une sorte de visqueuse doctrine qui, insensiblement, enveloppe tout raisonnement rebelle, l'inhibe, le trouble, le paralyse et finit par l'étouffer. Cette doctrine, c'est la pensée unique, la seule autorisée par une invisible et omniprésente police de l'opinion. »

Est-ce Annie Kriegel dans le *Figaro* ?

Et qui ajoute : « Depuis la chute du mur de Berlin, l'effondrement des régimes communistes et la démoralisation du socialisme, l'arrogance, la morgue et l'insolence de ce nouvel Evangile ont atteint un tel degré qu'on peut, sans exagérer, qualifier cette fureur idéologique de moderne dogmatisme. »

Sont-ce Jean Madiran dans *Présent* ou François Brigneau dans ses *Derniers Cahiers* ?

Et qui insiste : « Qu'est-

ce que la pensée unique ? La traduction en termes idéologiques à prétention universelle des intérêts d'un ensemble de forces économiques, celles, en particulier, du capital international. »

Sont-ce Claude Giraud, dans *Monde et Vie*, Camille Galic dans *Rivarol*, Henry Coston dans *Lectures françaises* ?

Vous ne trouvez pas ?

Rien d'étonnant.

Ce texte est signé Ignacio Romanet, directeur du *Monde diplomatique* et c'est l'éditorial du numéro de janvier de ce mensuel qui, depuis quarante ans, dicte la pensée politiquement correcte à des centaines de milliers de dirigeants politiques, économiques, syndicaux dans le monde entier.

Et Romanet ne s'arrête pas à ces généralités. Il ne se contente pas de dénoncer la « police de l'opinion » comme d'autres, avant lui, ont désigné la « police de la pensée » et même, dans le cas d'Annie Kriegel, « l'insupportable police

juive de la pensée ». Il ne se borne pas à évoquer le « moderne dogmatisme » comme le professeur Faurisson se déclare victime de la nouvelle Inquisition ; il ne se contente pas de s'opposer au « capital international » et à son « discours anonyme » comme certains, avant lui, parlaient de la « fortune anonyme et vagabonde ». Non. Il désigne nommément les coupables de cette situation, de cet enlèvement « par une visqueuse doctrine » et il analyse leurs méthodes.

Les coupables, selon Ignacio Romanet, cinquagénnaire fils d'un tailleur espagnol de Tanger, devenu docteur en Histoire culturelle, professeur à Vincennes puis journaliste à *Libération* avant de prendre la direction du *Monde diplomatique*, les coupables ce sont les rédacteurs des accords de Bretton-Woods.

D'autres diraient la « Trilatérale », ce qui est la même chose. □

MODELE

Drogué, trafiquant de drogue et sportif tricheur, l'ex-footballeur Maradona vient de recevoir un hommage quasi unanime de la presse sportive écrite et télévisée en France. Motif: il a été décoré par le tyran stalinien Fidel Castro.

SAVANTS

Chapeau aux journalistes de la télévision qui ont expliqué gravement que le dramatique incendie d'Anvers était dû à l'explosion de ballons décoratifs remplis d'hélium.

Comme ces ignares ont ressassé cette ânerie deux jours durant, on est forcé d'en conclure que pas un seul de ces fonctionnaires de l'information ne sait que l'hélium est connu, justement comme gaz ininflammable.

AUTO PORTRAIT ?



Tant pis pour le gang médiatique qui avait cru museler Thierry Ardisson avec la cabale contre son « Pondichéry », calomnié et boycotté pour cause de faveur trop marquée envers l'épopée coloniale. Le Touche-a-tout médiatique récidive: il met la dernière main à un nouveau livre : « Le mouton noir et le lys blanc »

Un titre qui, sorti de la plume de cet infatigable provocateur et inébranlable royaliste, a tout d'un autoportrait.

CULTURE




Dans l'incroyable vacarme publicitaire qui a accompagné le lancement du « Monde » nouvelle formule, on n'a reculé devant rien. Trois représentants de l'illustre quotidien sont même allés faire les pîtres dans l'émission-jeu de Jacques Martin « le monde est à vous » sur la télévision d'état.

En tête l'académicien Poirot Delpach qui s'est couvert de




ridicule en se montrant incapable d'identifier parmi trois propositions, le nom de Marat comme fondateur du journal «l'Ami du peuple». C'était bien la peine de nous canuler avec le bicentenaire !...


CULTURE (BIS)

 Sur la radio d'état, dimanche, une spiriterne annonce une adresse «rue Teilhard DES Chardins» - DE Chardin ! » corrige le technicien en cabine. Alors la belle: « Ben oui, mais comment j'peux savoir ? Y a marqué «des»... Evidement si «y a marqué»...


VARIETE

 Couvertures des premiers hebdos de l'année. L'Evenement du jeudi : « les cent qui vont faire bouger en 1995. » L'Express: « Les 50 personnalités qui vont faire 1995 » Le Nouvel Obs: « les 50 hommes les plus influents de la planète L'essentiel, n'est ce pas, c'est que la diversité des titres reflète la variété des points de vue.

VIRE

 On l'apprend avec retard, mais voilà quelques mois, Mgr Gaillot a carrément viré son vicaire général. Motif: mauvais usage des médias. Sans rire.

DEUX POIDS

 Les supporters de l'O.M coupables de violences à agent et de destruction de matériel ont été remis en liberté le lendemain de leur arrestation. Pour des faits absolument identiques, les supporters du PSG avaient passé plusieurs mois en détention préventive. les premiers étaient des beurs, les seconds des «de souche».

Autres Nouvelles

Matthieu l'évangéliste était un vrai témoin

Mauvais coup pour les modernistes : le fantôme des Evangiles "œuvre collective des communautés primitives" vient de recevoir un démenti cinglant de plus avec les travaux du professeur Carsten Thiede, directeur de l'Institut de recherches de papyrologie de l'Université de Paderborn, en Allemagne.

C'est *Le Figaro* qui, reprenant le *Time*, a rendu publique cette nouvelle : Thiede, examinant trois fragments de papyrus détenus par le collège de Magdalen à Oxford et connus pour porter des extraits du chapitre 26 de l'Evangile selon saint Matthieu (la Cène, Gethsémani, la trahison de Judas,

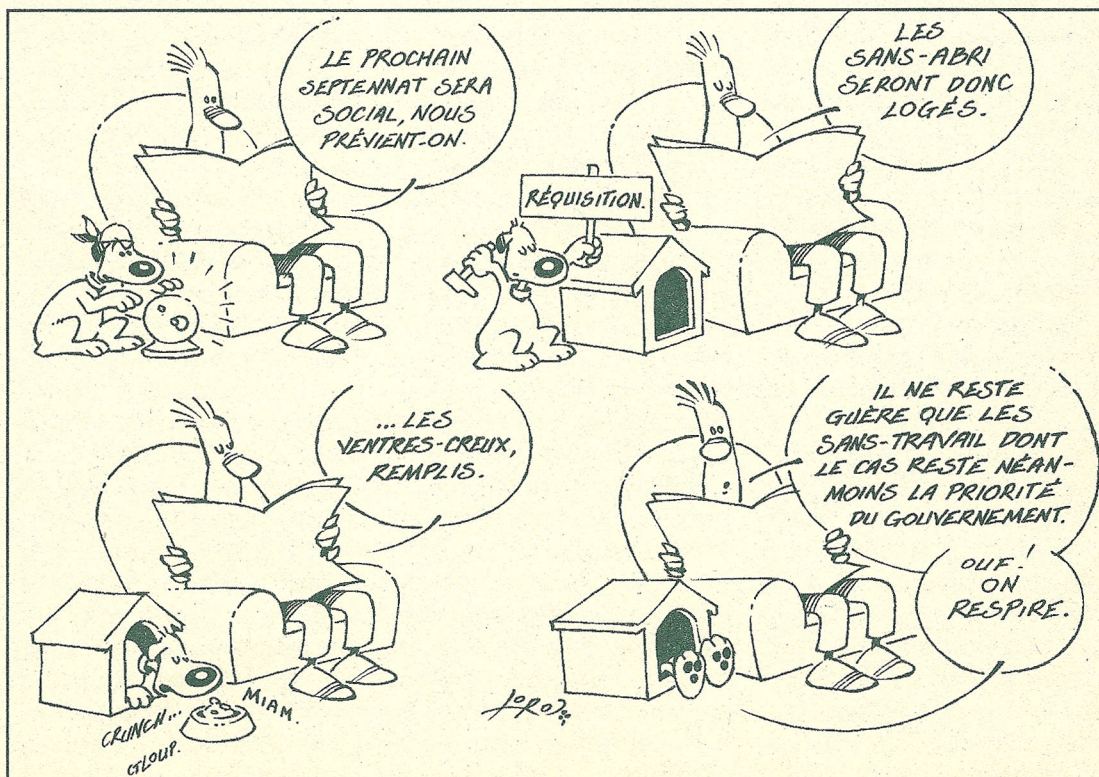
l'arrestation, la comparution devant le Sanhédrin et le reniement de Pierre), a établi, à partir d'une analyse du style d'écriture, que le texte datait du début du premier siècle.

C'est une véritable bombe dans la mesure même où ce travail, accompli par un savant de tout premier plan, auteur de nombreux ouvrages qui font autorité, réduit à néant les hypothèses des tenants de l'Evangile comme œuvre collective.

Si Carsten Thiede a raison, saint Matthieu fut véritablement un reporter, un scribe, un témoin visuel de la vie de Notre Seigneur. Comme il fallait s'y attendre, les plus

grandes réticences se sont aussitôt manifestées dans la bureaucratie ecclésiastique dont l'un des ronds-de-cuir les plus racornis, Monseigneur Gianfranco Ravasi, directeur de la bibliothèque Ambrosienne, a immédiatement pris ses précautions dans l'admirable langue de bois des clercs modernes : "Même confirmées, les assertions du professeur Thiede ne modifieraient en rien la nature du texte évangélique. La nouvelle datation, le cas échéant, ne saurait en aucun cas faire prévaloir la valeur historique" (*sic*).

On ne saurait exprimer plus clairement son enthousiasme... □



De guerre lasse

par Nicolas Bonnal

La mule et l'alchimie

J'ai déjà évoqué dans le *Libre Journal* le petit récit arthurien *La Demoiselle à la Mule*. On se souvient qu'il s'agit pour Gauvain de récupérer le frein d'une mule situé dans un château tournoyant, peuplé de dragons, lions, serpents et chevaliers noirs.

Or, il se trouve qu'en relisant *Les Demeures philosophales* de Fulcanelli, j'y ai trouvé les lignes suivantes : "La meule est l'un des emblèmes philosophiques chargés d'exprimer le dissolvant hermétique, ou ce premier mercure sans lequel il est inutile d'entreprendre ni d'espérer rien de profitable." Fulcanelli souligne l'importance de la lutte contre le dragon qui désigne, pour le "philosophe", le "volatil".

L'auteur des *Demeures philosophales* ajoute peu après : "La meule est le

signe hiéroglyphique du sujet ... On sait que les meules ont une forme circulaire et que le cercle est la signature conventionnelle de notre dissolvant."

Sur les rapports entre "mule" et "meule", Fulcanelli remarque encore : "Nous retrouvons le mercure, indiqué ... sous l'aspect d'une meule de moulin, souvent mue par un mulet - image cabalistique du mot grec mule, la meule."

Ce n'est pas tout : on sait que la mule a perdu son frein. Or, en commentant les statues hermétiques de François II, duc de Bretagne, sculptées par Michel Colombe, Fulcanelli remarque à propos de la "Tempérance" qu'elle possède une bride. Or, cette bride est "l'instrument indispensable, le médiateur placé entre la volonté du chevalier et la marche du cheval". Enfin, il rappelle

qu'en Inde, "chez les anciens Hindous, la matière philosophale était représentée par la déesse Moudevi ... on la représentait montée sur un âne". Il faut rappeler l'importance de la science "cabalistique" dans les romans de chevalerie justement. Fulcanelli éclaire ce conte (publié dans *Le Cycle arthurien*, dans la collection Bouquins de Laffont) d'un jour tout à fait nouveau. Sans d'ailleurs citer ce texte que peut-être il ne connaissait pas, il montre à quel point **nous passons à côté** des textes traditionnels, qu'il s'agisse des récits mythologiques, des œuvres de Chrétien de Troyes, de Virgile, Dante, Rabelais ou Cervantès. Tous ont une signification initiatique et hermétique que seuls des pionniers comme Valli, Guénou ou Fulcanelli, avec des armes diverses,

ont parfois effleurée. Mais il est clair que la critique rationaliste moderne, qui projette sa sémiotique ou sa psychanalyse, ces sciences humaines sans conscience, nous a complètement éloignés de l'esprit des œuvres que nous évoquons.

Cette perte d'intelligence - tant il est vrai que, comme le dit saint Paul dans son *Epître aux Hébreux*, nous sommes devenus "lents à comprendre" - est garante de notre incapacité à nous redresser sur le plan spirituel. L'empereur chinois Tse-Houang-Ti avait détruit tous les livres. Ray Bradbury prévoit, dans *Fahrenheit 451*, la destruction de tous les ouvrages. Notre société a fait mieux : elle n'en détruit aucun, mais nous rend incapables de les comprendre, même quand nous les lisons encore. □

OFFREZ UN ABONNEMENT COURTOIS D'UN AN

Je suis abonné au "*Libre Journal*",

et je verse 399 F pour offrir UN abonnement courtois d'un an à :

M

et je verse 699 F pour offrir TROIS abonnements courtois d'un an à :

M.....

M.....

M.....

et je verse 999 F pour offrir CINQ abonnements courtois d'un an à :

M.....

M.....

M.....

M.....

M.....

Chèques à l'ordre de SDB, 139 boulevard de Magenta, 75010 PARIS.



Sous mon béret

Porte Maillot

Le 1er janvier dernier, avec le club des ours blancs de Biarritz, le Capitaine Thon se baigna. Le maillot de bain, tricoté trente ans auparavant par tante Sidonie, cachait le nombril velu en s'imprégnant d'océan glacé ; le frac des rouleaux brisés couvrait le claquement des dents des dorades royales et le chant des baigneurs que venait d'entonner le vieux héros à la tête tricolore, joues rouges, cheveux blancs d'écume, front vert d'algues dégoulinantes et poisseuses. A la grande inquiétude de madame Bibiche installée près d'un brasero, le capitaine disparut derrière une vague. Bientôt, il n'y eut plus que l'immensité désolée de la mer en hiver, à peine survolée par deux mouettes décharnées lançant des cris lugubres "Me voici veuve", gémit la Sainte d'Oloron, réconfortée par les mots doux de Freddo ("il n'aura pas souffert") et du Sergent Gracia ("il faut penser à louer des chambres au moins une semaine, le temps que le corps remonte").

Soudain, à la hauteur du Rocher de la Vierge, survint une clameur. Les badauds ébahis assistaient au plus terrible combat jamais imaginé entre un homme et un requin dans un geyser verdâtre où coulaient les premières gouttes de sang.

"Olé !" criait la foule. "Prends le bien aux ouïes", dit un joueur de rugby. "C'est dangereux mais plus original que le feu d'artifice du Quinze-Août", affirma une vieille duchesse qui se précipita très vite sur la plage pour embrasser le vainqueur.

Ce dernier jeta négligemment la dépouille de l'agresseur et déclara : "Pour oser m'affronter, moi, Capitaine Thon, il faut être fou. Aussi affirmerai-je que c'était un requin marteau."

Dame Bibiche fut bientôt sur les lieux. Le brillant de ses beaux yeux devint beaucoup plus dur lorsqu'elle déclara : "Tu as déchiré le maillot de tante Sidonie !"

Joseph Grec

Stratégies

par Henri de Fersan

Tchéchénie : le point de vue de Moscou

Ayant, la décade dernière, considéré la situation au Caucase du point de vue tchéchène, examinons-la à présent selon le regard de Moscou.

Contre la Tchétchénie rebelle, la Russie a déployé les grands moyens : quarante mille hommes, soit quatre divisions (le tiers des effectifs de l'armée française), soutenus par des blindés (probablement une division), des avions et de l'artillerie ont été mobilisés pour mettre fin à la "gazouzat", la guerre sainte contre les Russes.

De son point de vue, la Russie n'avait pas d'autre solution. Sur le strict plan politique, la Tchétchénie sera un exemple. Si la Russie avait accepté la sécession, c'est elle-même qui était menacée de disparition.

Après la Tchétchénie, on aurait vu l'Ingouchie, le Daghestan, la Tartarie, l'Ossétie, peut-être même la Sibérie quitter le giron de Moscou, permettant ainsi l'avancée de l'Islam ou contraignant l'Occident au recul.

Même basée sur le sabre du cosaque plus que sur le soc du koulak, la Pax Rossiya a ses avantages sur le plan géopolitique.

Il ne faut pas oublier que l'immense Russie est la marche de l'Occident

face à la non moins immense Asie et que sa chute n'entraînerait rien de bon.

Il faut cesser de raisonner comme si la Russie était encore bolchevique.

En outre, ces haines ethniques et religieuses se renforcent de rivalités personnelles inextricables. Le général Dzhokhar Doudaïev, né dans une famille de déportés au Kazakhstan, marié à une Russe, exècre Eltsine.

Diplômé de l'Ecole de guerre aérienne de Tombov, général d'aviation en 1980 puis commandant d'une division de bombardiers en Estonie de 1987 à 1990, il se montra plus que tolérant vis-à-vis des courants antisoviétiques qui virent le jour à cette époque.

En novembre 1991, il n'hésita pas à menacer la Russie d'attentats contre ses installations nucléaires si l'indépendance n'était pas reconnue.

Le principal rival de Eltsine, le président du Soviet suprême, Rouslan Hezballatov (patronyme choisi en hommage aux hezbollahs fanatiques et pour remplacer son ancien nom de Khazboulatov), est tchéchène. Sa famille a été déportée en même temps que celle de Doudaïev.

Et puis, il y a cette mafia tchéchène qui

tient le haut du pavé à Saint-Petersbourg et à Moscou, déchaînant contre elle des haines d'autant plus inexpiables qu'elles sont impuissantes face à la véritable terreur que font régner ses hommes de main.

On se souvient, à ce propos, d'une photo prise en mai 1993 du général Doudaïev, en civil, sanglé dans un costume croisé et coiffé d'un chapeau mou que n'eût pas renié Capone en personne.

Le proche entourage de ce personnage qui incarne pourtant l'atavique volonté d'un peuple de se séparer de la Russie qui ne l'a jamais épargné est d'ailleurs impliqué dans une affaire de blanchiment d'argent trouvant ses complicités en Allemagne, en Angleterre et aux Etats-Unis.

On dira que la Tchétchénie n'est pas viable. C'est probable. En tout cas, elle ne pourra jamais l'être dans le respect des règles internationales. Indépendante, elle ne pourrait survivre qu'en devenant un nouveau paradis pour "la Pieuvre".

Les Russes, au fond, ont, parmi d'autres, les mêmes motifs d'intervenir à Grosny que les Britanniques à Anguilla en 1967 : éviter la création d'un état trop ostensiblement lié à la pègre. □



L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

Dans l'affaire de la Tchétchénie, le balancier de l'Histoire nous replace face aux constantes politiques de la Russie éternelle confrontée à la dissidence des marches méridionales.

Depuis que l'Etat russe existe, les forces d'agrégation et de dissociation, les courants centripètes et centrifuges le gouvernent tour à tour.

Il y a deux manières d'aborder l'histoire.

Celle des journalistes se fait les yeux rivés sur l'immédiat (et par "immédiat" j'entends une durée qui peut durer plusieurs décennies).

Les historiens de métier, eux, ont recours à la longue durée qui permet, en mettant les faits en perspective, de tenter de les expliquer. Nous enseignons, dans nos facultés, comment l'ignorance de la longue durée peut conduire au contresens, la faute la plus grave que puisse commettre un étudiant en histoire.

C'est en ayant à l'esprit ce souci que j'ai écrit, dans le *Libre Journal*, que le soutien aux islamistes afghans en guerre contre ce qui était l'URSS fut, selon moi, une erreur dont nous faisons les frais aujourd'hui puisque c'est le modèle afghan que revendiquent aujourd'hui tous les jeunes déshérités fanatiques que compte le monde musulman.

Tous ceux qui ont une connaissance intime de l'islam (je suis né en pays d'islam et je m'y suis formé) le diront : l'essentiel n'est pas ce qui est mais ce que l'on peut en dire. En d'autres termes, ce qui compte, c'est le mythe. Or,

LES COSAQUES A GROSNY

L'Afghanistan a été le mythe fondateur de l'islam conquérant moderne.

Au nom d'un anticommunisme qui était déjà en partie obsolète, l'Occident a armé, soutenu, choyé ceux qui sont ses pires, ses intrinsèques ennemis.

Idéologie criminelle, monstruosité de la pensée, le communisme, avec son cortège de millions de morts, n'était qu'une idéologie. Or, nous savons que les idéologies ne sont pas éternelles et que les systèmes politiques qui en découlent ont une existence limitée dans le temps.

Il n'en est pas de même avec l'islam car l'islam est une religion qui mène une guerre de religion contre ceux qui refusent la Loi du Prophète. Il n'existe pas un "islam modéré" que l'on pourrait opposer à un "islam intégriste". Il n'y a que de faux ou de vrais musulmans.

L'un de mes étudiants, un Turc, est venu me trouver à la fin d'un cours que j'avais donné sur l'occupation musulmane de la Gaule méridionale aux VIIIe-IXe siècles. Son argumentaire était clair.

Il tenait en deux points.

Le monde entier est le champ d'expansion naturel de l'islam.

Si le païen est excusable car il vit dans l'ignorance, le chrétien est coupable car il n'ignore pas qu'en refusant d'aller jusqu'au bout de la démarche dictée par Dieu, en refusant de se soumettre à Sa Volonté, c'est-à-dire de rejoindre la communauté de ceux qui croient, il offense le Tout-Puissant.

Voilà ce que pensent les jeunes islamistes "gonflés" par le modèle afghan. On ne refait, certes, pas l'histoire.

Mais, lorsque certains de nos amis (et je pense à mes camarades de *Présent* qui ont été choqués par mes articles sur la Serbie ou sur l'Afghanistan) pratiquent une islamolâtrie au sujet de la Bosnie et de la Tchétchénie, je m'interroge.

En choisissant, dans les deux cas, le camp de Mahomet contre celui de la chrétienté, pensent-ils qu'en définitive l'islam vaudrait mieux que l'orthodoxie ?

Dans tous les cas, et nous quittons le terrain de la longue durée pour celui de la polémique et de l'histoire immédiate, si l'on se trouve dans le brouillard politique ou géopolitique, il existe une boussole infaillible et qui indique toujours la direction à suivre.

Il suffit de se poser la question suivante : quel est le camp choisi par l'abbé Pierre, le professeur Jacquard, Simone Veil, BHL, la CCFD, la CIMADE, SOS-Racisme, etc. ?

La réponse est connue.

Alors, vivent la Grande Serbie, la Russie impériale et les Cosaques à Grosny !

Dieu ou César

par Jacques Houbart

Gauche : le baiser de la mort

Le suicide de Bérégovoy, homme de main de Mitterrand pour les manipulations monétaires de sa *nomenklatura*, de même que divers autres *hara-kiris* de l'environnement présidentiel ont une signification qui ne saurait être simplement inscrite dans l'ultime phase de corruption des deux septennats de gauche. Nous sommes, certes, dans le développement ultime de la destruction de l'Etat français - qui affecte les diverses *nations* que celui-ci, durant tant de siècles, a soudées et sublimées dans un seul corps mystique - mais cette phase est aussi planétaire et concerne les principaux Etats, tous les clercs et hommes de culture qui oseront ouvrir le dialogue. Comme j'étais amené à le constater, voici sept ans déjà ("Cahiers du Rocher", février 88, Ed. du Rocher, dans "Compagnons de route de la mort, de Crevel à Kérouac"), l'effondrement parallèle de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel va atteindre gravement l'équilibre entre Dieu et César au XXe siècle, ruinant pour des millions d'hommes l'espoir d'un refuge auprès de l'autel ou du glaive. La première guerre mondiale, ce sera, avec l'impact du progrès technique, l'hécatombe des soldats et des civils, mais surtout, "Depuis la révolution soviétique de 1917, un monstre froid apparaît sur la scène historique : c'est un nouveau type d'Etat, *totalitaire*, non seulement parce qu'il concentre tous les pouvoirs, mais parce qu'il nie la légitimité, l'existence même d'un contre-pouvoir divin ou religieux, et pratique une féroce politique athéiste. Cette rupture de la vieille dialectique entre Dieu et César est sans doute un des événements les plus dramatiques de l'histoire des hommes. L'effondrement de toute transcendance dans un seul pays va se révéler beaucoup plus grave que les orgies sanglantes des affrontements militaires. On va s'apercevoir que l'accroissement de la densité étatique, sans contre-pouvoir spiri-

tuel, opère comme un véritable "trou noir" dans la civilisation planétaire. Très rapidement, l'être humain, aspiré par l'abîme, se dévalue : famines et destruction des implantations paysannes, déportation des minorités raciales, prolifération du goulag et révolutions dites culturelles vont aboutir en quelques décennies au massacre de plusieurs dizaines de millions de personnes. Mais ce n'est pas tout, la maladie est contagieuse : dès les années vingt un totalitarisme noir se trouve induit par le totalitarisme rouge, s'opposant à lui ou flirtant avec lui selon la conjoncture." (Nous reviendrons sur le paradoxe du fascisme italien et le rôle de Julius Evola banni d'Allemagne dans les dernières années du gestapisme.) L'hécatombe déclenchée par le marxisme ne fut pas uniquement un évènement objectif et quantifiable ; l'éradication de l'Esprit et les agressions contre l'Homme son vecteur impliquaient un développement externe-interne. La "mort intérieure" et le suicide qui en est le signe caractérisent au premier chef le siècle en cours d'achèvement. Après 1917, on assiste à une véritable épidémie suicidaire. La disparition de Rudolf Valentino ou les poignants accords du disque "Sombre Dimanche" vont interférer avec les spasmes nauséux du rejet de l'enfant et du couple. Toutefois, ce sont évidemment les "âmes sensibles" professionnelles, qui évoluent d'emblée dans l'intériorité - artistes, écrivains, intellectuels -, qui seront frappées de plein fouet. Or, contrairement à toute hypothèse humaniste, ceux-ci vont faire de la surenchère, à part quelques isolés, comme Julien Benda. Alors que César abuse et tire à lui la couverture, les clercs en grand nombre ne songent pas à sauver la part de Dieu, mais ils en remettent. Comme ils ne représentent aucune force physique, ils vont constituer d'emblée des groupes parasites, des "compagnons de route" d'une révolution qui d'ailleurs les renifle avec

dégoût et leur impose un véritable terrorisme doctrinal.

L'esclavage et la mort intérieure des clercs sous-tendent évidemment une évolution suicidaire qui, jusqu'au fond du mitterrandisme, se poursuit dans l'indifférence générale. Le 6 janvier 1919, le dadaïste Jacques Vaché, qui ne se gênait pas pour tirer à balles sur le public d'un spectacle qu'il n'aimait pas, se suicide en absorbant 40 gr d'opium et s'efforce d'entraîner des compagnons dans la mort. Arthur Cravan, intellectuel aventurier, qui proclamait : "Quand on a la chance d'être une brute, il faut savoir le rester", partit à la rame, en 1920, dans le golfe du Mexique et ne revint jamais. Dans la nuit du 18 juin 1935, René Crevel, homosexuel, communiste, un des poètes surréalistes les plus doués, ouvrit le gaz ; il ne supportait plus le cynisme marxiste et était ulcéré que les surréalistes ne puissent s'exprimer au congrès des écrivains pour la défense de la culture, alors que les Gide et les Malraux allaient se dandiner "de l'opportunisme journalistique à un révolutionnarisme esthétique opiacé et montparnassien".

Au bout de cette longue danse des morts, on trouve le "départ brutal" des "trois amis". Roger Stéphane, écrivain et fondateur de l'*Observateur*, confident de Gide et de Malraux, puis, peu après, c'est le suicide de Gérard Voitey, notaire, monétariste et "Bernard Tapie" de l'édition, chargé de l'héritage de Lebovici, éditeur de l'assassin Mesrine, lui-même assassiné. Au cours de ces quelques jours était intervenu celui de Guy Debord, auteur de Voitey, animateur de l'"Internationale situationniste", qui a joué un rôle dans le développement de la narco-culture, via les "provos" d'Amsterdam et 1968. En 1960, alors que j'organisais des vernissages de dessins d'humour pour les auteurs de ma revue satirique, Debord se mêlait au public pour exhiber des dessins pornos. □

Le bloc note de B.E.H.

Comme la loi et la plus simple politesse nous en font l'obligation, nous publions cette décade *in extenso* la correspondance que nous a fait tenir ADG. Tout en souscrivant à la remarque de S.L. (de Marseille) qui a cru trouver dans la polémique Bernard-Evi Henry - ADG un gag longuet (pourquoi pas madelin ?), nous ne pouvons oublier que celui-là nous fut un collaborateur cher (son bénévolat s'accompagnait néanmoins de nombreuses agapes au « Père tranquille », chez « La Mère agitée » et à « La Tour de Monthléry ») et que son jeune fils Jean-Marie est le filleul de notre directeur. C'est pour ces raisons que nous nous plions à son droit de réponse et également parce que, dans l'émission de télévision qui portait ce nom, il a fait preuve de son indigne brutalité qui n'attend peut-être qu'un prétexte pour se reproduire.

« Monsieur le Directeur et cher copain. Depuis quelques numéros, j'ai laissé passer sans ciller les propos agressifs du jeune BEH, au risque de passer auprès de vos lecteurs pour un capon, au pis pour un bel indifférent. Toutefois, dans votre numéro 51 je relève (tant votre revue est devenue basse depuis le départ de Cohen, Aramis, Porthos et moi-même) que M. Henry (B.E.) a cru malicieux de s'emparer d'un sujet à moi destiné et qui portait sur les geckos, petits animaux trop méconnus et qu'une association à but non putatif m'avait chargé de défendre devant la science infuse et la postérité. Pour inélégant qu'il soit, le procédé porte bien la marque de son auteur qui, ainsi que je l'écrivais ailleurs (où je suis payé, monsieur !) et à propos de quelqu'un d'autre, est semblable aux Shad-docks qui ne faisaient que pomper, forçant ainsi Jules César à affranchir le rubicond.

Par ailleurs, je remarque que, bien que ne collaborant plus à votre gazette, mon nom figure

UNE LECHE D'ENFER



— *Lettre à cheval*
— *Chien gras*
et vers
de bancoule
— *François-*
des- Esprits
— *Présence*
finale d'iceux.



régulièrement à la « une » d'icelle, sous des prétextes facétieux, à l'instigation certainement du pétaradant BEH qui s'est fait connaître par la publicité en proposant un baril de sa promise contre deux d'une marque classée X. L'histoire jugera ce piteux stratagème de « réclame » comme il le mérite : avec dédain et des cerfs. »

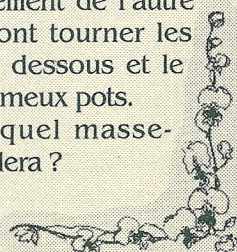
Je ne répondrai certes pas à cette lettre qui contient pourtant des sous-entendus blessants pour moi et mon épouse (ex-promise) tout en faisant remarquer à son scripteur que les geckos, ces courageux petits crustacés, sont dans le domaine public et que je les défendrai certainement aussi bien qu'un homme qui, aux antipodes et selon certaines confidences qu'il me fit, mangea de la roussette (vampire fructivore), du requin, des vers de bancoule, du chien gras, de la tortue et du dugong. Et toc. Le sujet qui nous occupera cette décade est autrement plus noble puisqu'on pourrait le titrer, si ici on était plus respectueux des pouvoirs en place : « Spiritualisme et pré-

sidence ». Qui n'a, en effet, remarqué, dans les vœux télévisés du président de la République, la haute notation qu'il y mit, son beau regard comme déjà venu de l'au-delà pour s'opposer au vain d'ici. Alors que d'infimes pré-occupations politiques agitent le microcosme, pour reprendre un mot de Barre qui firent un tabac (Barre=tabac comme insignifiant/signifié), alors que seule la haute silhouette ovine de Jospin semble vouloir relever le défi d'une droite conquérante à l'encontre d'une gauche au corps rompu, combien il est doux, au soir d'une année morne, de constater que notre président nous apportait un supplément d'âme au matin d'une année triste.

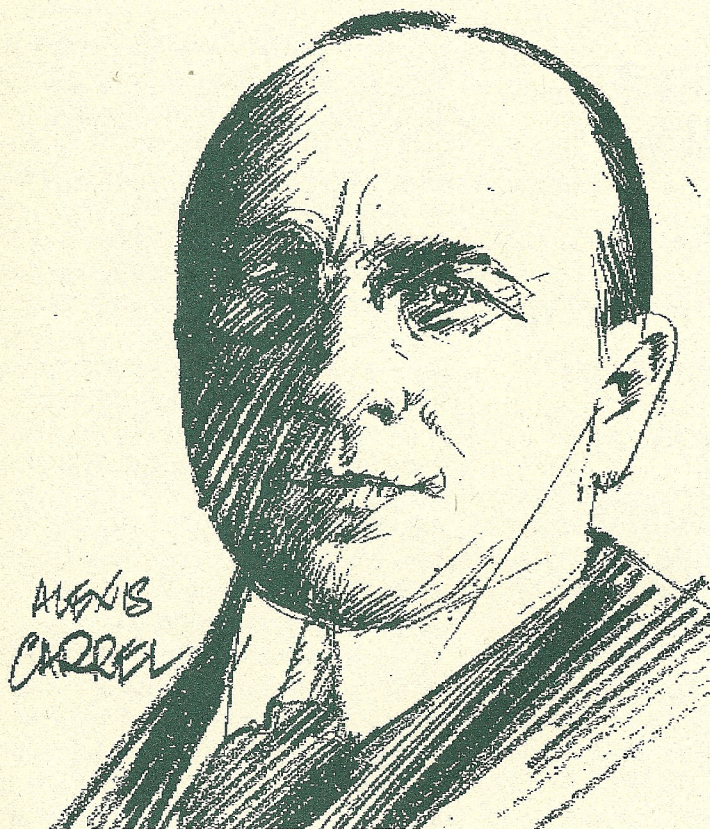
« Je ne vous quitterai pas », a-t-il affirmé de façon péremptoire, comme s'il allait se livrer à une expérience, non truquée et sous contrôle d'huissier, de colle super-glu qui le verrait, les pieds collés au plafond de l'éternité, nous contempler tout d'en-haut mais la tête résolument en bas. « Car je crois aux esprits », a-t-il ajouté, sans préciser toutefois s'ils étaient frappeurs, d'entreprise, devins ou de sel. De cette confiance, qui le faisait déjà intemporel et diaphane, si seul en son linceul, arpétant déjà les couloirs d'un Elysée hanté, on induisait que Balladur (si Balladur il y avait) n'allait pas trop rigoler l'année prochaine quand l'autre viendrait lui tirer les pieds sous sa courtepoinette et lui faire des niches de fantôme écossais (je ne vous kilterai pas).

Présence d'esprits, donc, et qui ne nous surprend pas, nous qui avons vu avec quelle rapidité son entourage se clairsemait, qui suicidé, qui mort de consommation, qui abandonné au vent mauvais de l'histoire. Terribles esprits-qui-marchent-qui, sans même la connivence des esprits de boisson, l'entourent, le conseillent de l'autre côté du Styx, qui font tourner les tables aux célèbres dessous et le vin des non moins fameux pots.

Mais, de cela, quel masse-médium vous en parlera ?



Entretien Courto



Alexis Carrel, médecin français et prix Nobel, après avoir été méprisé puis porté aux nues par ses contemporains, est aujourd'hui voué aux gémonies (certaines rues portant son nom viennent d'être débaptisées).

Jean-Jacques Antier, historien de la marine et des phénomènes mystiques, a pris le parti de répondre à cette campagne stupide par un vrai portrait. Sans complaisance ni a priori hostile.

Antier montre Carrel, élève des bons pères, adhérent aux "principes d'un positivisme méthodique", faisant "tabula rasa" de ses opinions antérieures, choisissant en toute indépendance d'esprit la voie à suivre mais ouvert à tous les horizons, y compris mystique.

Stoïcien, kantien, scep-

tique absolu, dilettante, Carrel, selon Antier, s'impose une rigueur intellectuelle qui l'isole de ses confrères athées aussi bien que catholiques en proposant "une orientation nouvelle vers les choses spirituelles (qui) doit s'accompagner d'un progrès organique". Finalement, cette attitude toute de rigueur scientifique et de spiritualité françaises lui vaudra le prix Nobel de médecine en 1912.

En 1937, Carrel rencontre Dom Alexis Presse, cistercien, et se convertit.

Son projet : "Préserver la race de la dégénérescence ... en même temps secourir les faibles."

Sa préoccupation : "Il ne faut pas que le souci de l'avenir de la communauté nous fasse oublier l'individu."

Son espérance :

"L'antique vaillance de la race soudainement apparaît. J'espère que la jeune génération sortira complètement virilisée."

Sa méthode : "Nous refaire moralement, physiquement. Rechercher la force plutôt que le confort. Nécessité de l'attitude héroïque, celle de la jeunesse."

Pas de quoi, pensera-t-on, susciter les torrents de haine que l'on sait.

Et pourtant, la police de la pensée ne pardonnera jamais à Carrel ce cri d'amour lancé en pleine

Occupation :

Je voudrais n'être pas français pour pouvoir dire

Que je te choisis, France, et que dans ton martyre

Je te proclame, toi que ronge le vautour, Ma patrie et ma gloire et mon unique amour.

Jean Jacques Antier, vous êtes connu comme historien et écrivain catholique ; vous avez notamment écrit sur Marthe Robin ; pourquoi cet intérêt pour Alexis Carrel au moment où son nom est souillé par une polémique idéologique ?

C'est à la Libération qu'a eu lieu ma rencontre, fulgurante, avec Carrel à travers un livre : *Réflexions sur les conduites de la vie*. Les règles morales simples qu'il propose m'ont intéressé parce qu'elles étaient des réponses à des problèmes religieux que moi-même je me posais. J'avais une mentalité un peu rationaliste et ce scien-

tifique travaillé par des questions métaphysiques me passionnait.

Plus tard, en 1973, j'ai publié une première biographie de Carrel qu'à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort l'Association Alexis Carrel m'a demandé de rééditer. J'ai estimé qu'il valait mieux écrire un nouveau livre pour bien montrer cette fois-ci ce qu'est l'eugénisme chez Carrel. J'ai voulu cela pour contrer la campagne calomnieuse menée contre ce "savant mystique".

Carrel fut-il un "savant mystique" ?

La "méthode expérimentale" qui fonde la science exige que tous les phénomènes qu'elle constate soient reproductibles. Traditionnellement, donc, l'homme de science ne prend en compte que les expériences qu'il peut reproduire.

Dans la religion, les phénomènes ne sont pas forcément reproductibles. C'est le bon vouloir de Dieu qui va permettre ou non l'accomplissement d'un phénomène miraculeux par exemple.

Or, il se trouve que Carrel, s'il est un authentique chercheur et un véritable découvreur, c'est-à-dire un savant, reproche à la science traditionnelle son incapacité à prendre en compte certains phénomènes. Comme les phénomènes mystiques, les changements d'humeur ou, plus simplement, la beauté. En ce sens, il est à la fois savant et mystique. Vous savez, il était passionné



s avec J-J. Antier

par la nature, les longues promenades dans les bois. C'est lui le fondateur de l'écologie.

En 1902, à Lourdes, Carrel est le témoin d'une guérison totale sur une jeune fille gravement malade, guérison scientifiquement impossible ; est-ce le choc décisif ?

Incroyant pendant ses études de médecine, il est troublé par la guérison miraculeuse et définitive de Marie Bailly, atteinte d'une maladie organique mortelle. Sans être immédiatement converti, il entame cependant une évolution non linéaire. Chaque fois que Carrel a tenté de comprendre les problèmes religieux il a échoué et, lorsqu'il s'est oublié lui-même, qu'il a laissé son cerveau émotionnel travailler, il a saisi les réalités religieuses. Ainsi celui qui a reçu un prix Nobel de médecine a-t-il pris conscience de la nécessité de devenir comme un petit enfant devant Dieu car "ce Dieu si abordable à qui sait aimer se cache à qui ne sait que comprendre".

Mais jamais Carrel n'a demandé de renoncer à l'intelligence car il est probable que ces choses ont chacune leur méthode propre. On essaye de transporter dans le domaine métaphysique ses habitudes, ses certitudes scientifiques, et l'on ne voit plus.

Tempérament mystique, tempérament d'homme d'action aussi, de quelle façon Carrel a-t-il travaillé afin de diminuer la souffrance et de servir le progrès ? Et qu'est-ce qui lui a valu un prix Nobel ?

Lorsque Carrel est reçu aide anatomiste à la faculté de médecine de Lyon, il a déjà une conscience aiguë de sa vocation de médecin et il fustige "ceux qui font de la médecine un métier comme les autres, une occasion de s'enrichir". Carrel est un bienfaiteur de l'humanité ; père de l'immunologie et de la virologie, il est à l'origine de toute la chirurgie moderne : la suture des vaisseaux, la transfusion sanguine, la recherche biologique sur le cancer, le premier cœur artificiel, le liquide de Carrel-Dakin (goutte à goutte) et tout cela de façon désintéressée puisqu'il n'a pas pris de brevet.

Son idéal est d'élever l'homme ; il veut "étudier la base scientifique de la vie mystique pour connaître les parties les plus élevées de l'homme" car il a finalement bien compris que le corps et l'âme sont un tout indivisible jusqu'à la mort.

Carrel était donc un grand savant, précurseur génial de la chirurgie du XXe ; était-il eugéniste, comme l'en accusent aujourd'hui, non sans une certaine impudence, ceux-là mêmes qui défendent avortement ou euthanasie ?

Au début de sa vie de scientifique, Carrel n'était pas eugéniste. C'est seulement après avoir eu le parcours d'un chirurgien et d'un biologiste, et aux confins des expériences sur les greffes et la cellule, qu'il en vient à envisager une vision complète de l'homme : l'histoire de la cellule humaine du point de vue non seulement génétique mais aussi culturel, social, artistique... car

l'eugénisme prend en compte les divers aspects de l'homme. L'eugénisme est une théorie américaine qui remonte à 1912 et selon laquelle si l'homme et la femme ne modifient pas leur comportement de reproduction notamment, ce sera un futur sans avenir que l'humanité devra affronter. Et Carrel approuve cette idée. Il est eugéniste mais il conteste l'avortement thérapeutique prôné par les eugénistes américains. Il est pour un eugénisme volontaire et non pas contraignant comme celui préconisé par Hitler.

Carrel voulait que la race humaine s'améliore ; il voulait "rendre plus forts les forts car c'est l'élite qui fait progresser la masse" et cela "quelle que soit la nation ou la race".

Carrel s'est battu contre les Allemands pendant la première et la seconde guerre mondiale ; et lors de la "Grande Guerre" il écrira : "Je suis vraiment stupéfié de voir que ce pays, pour les savants duquel j'ai une profonde admiration, puisse concilier son énorme développement intellectuel avec une morale digne des plus ignorants barbares.

Jusqu'en 1990 environ, son œuvre majeure, *L'Homme, cet inconnu*, a été de nombreuses fois rééditée et ce n'est qu'à partir du moment où Jean-Marie Le Pen a déclaré que Carrel était un modèle qu'il a été mal vu.

L'amalgame entre le nazisme et "l'eugénisme carrélien" a été facilité parce qu'il envisage, dans *L'Homme, cet inconnu*, le recours à la chambre à gaz pour l'élimination des criminels. Cela n'avait rien d'une invention

puisque l'usage en était installé dans dix états américains. Quant à prétendre que cela a pu "inspirer Hitler", c'est une ineptie : le livre n'a été traduit en allemand qu'en 1935, deux ans après qu'Hitler eut mis en place ses lois antisémites. Enfin, Carrel n'était évidemment pas antisémite. Ami de Bergson, il travaillait au Rockefeller Institut où aucun de ses nombreux confrères et amis juifs ne contestèrent ses idées.

Carrel est accusé d'avoir eu des responsabilités politiques pendant le régime de Vichy. Qu'en est-il ?

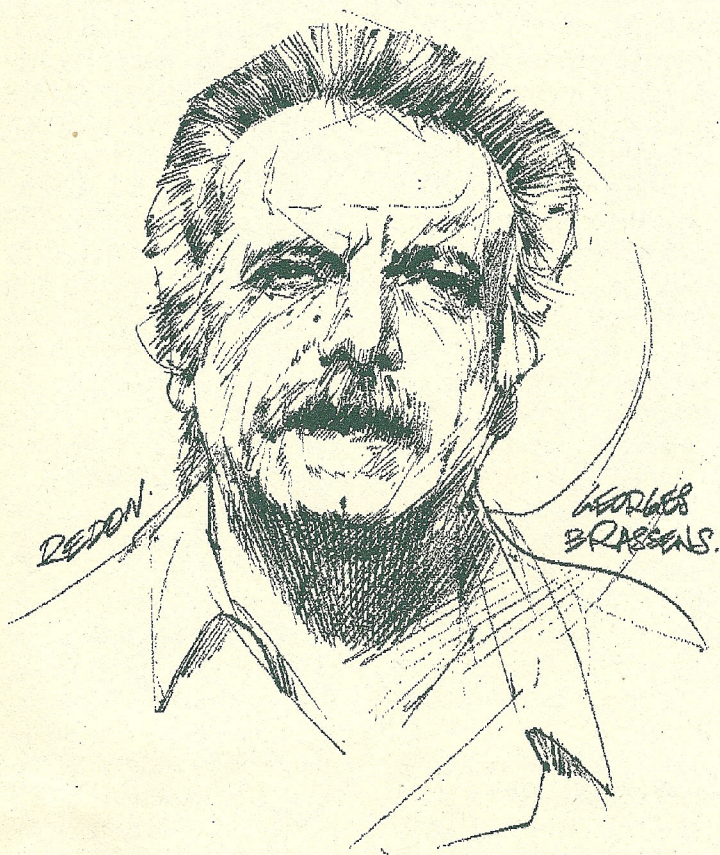
En 1939-1940, Carrel a une grande idée : fonder un Institut de l'homme afin de regrouper divers chercheurs dans divers domaines (biologie, sociologie, art, religion). Pétain lui propose le portefeuille de ministre de la Santé publique. Il refuse. Il veut simplement être un savant qui étudie ; il accepte les crédits mais à condition de pouvoir travailler non à Vichy mais à Paris, cœur de la France souffrante.

Ce n'est ni par adhésion au régime de l'Etat français, ni par ambition que Carrel a quitté le luxe et la tranquillité de New York où, pourtant, on lui proposait les capitaux nécessaires à la mise en œuvre de son institut. C'est au contraire parce que la France vaincue était blessée, humiliée, qu'il a voulu partager la misère de ses compatriotes pour préparer leur avenir.

*Propos recueillis
par Renée Blanche*

Les Provinciales

par Anne Bernet



Georges Brassens ou la liberté de chanter

Il suffit parfois d'un instant pour décider du cours d'une vie. Ou pour modifier soudainement ce qui était. Mais cela, le gaillard de trente-deux ans, frisé et moustachu, pâle de trac et ruisselant d'une sueur de panique, cramponné à sa vieille guitare comme un naufragé à une bouée, que Patachou venait de propulser sur la scène de son cabaret n'y croyait pas.

Depuis plus de dix ans qu'il était à Paris, la fortune ne lui avait jamais souri

que de très loin. Il ne voyait pas de raison pour que ça change.

Pourtant, quand, en 1938, il avait quitté sa ville natale de Sète pour la première fois, il s'imaginait qu'il allait conquérir la capitale. Il n'avait conquis qu'une place de tourneur chez Renault puis, en 1943, un billet pour le STO. Un an en Allemagne, avant de profiter d'une permission et des encouragements des copains restés là-bas pour ne pas reprendre le train. Il avait pourtant longue-

ment hésité à s'y résoudre... Car ce jeune révolté qui se prétendait en rupture avec la société avait son propre code d'honneur. S'il n'était pas celui de tout le monde, il avait des exigences redoutables et une intransigeance farouche. Ce garçon-là était incapable d'une bassesse ou d'une saleté. A sa manière, et ce n'est pas antinomique, cet anarchiste était un aristocrate.

Il était né à Sète, le 21 octobre 1921, d'un brave homme de maçon, silencieux et travailleur, solide et bourru, franc comme l'or et bon comme le bon pain, et d'une fille d'immigrés napolitains, véritable et magnifique Mamma italienne. Il s'appelait Georges Brassens.

Ses études n'avaient pas été brillantes. Hormis en lettres. Sa seule expérience de chimie s'était soldée par une explosion monumentale et un début d'incendie qui l'avaient dissuadé de poursuivre dans cette voie. Il avait dix-sept ans et, entraîné par une bande de garçons de sa classe, fils de riches bourgeois de la ville, il avait commis une bêtise qui aurait pu lui coûter cher : il s'était fait leur complice dans une affaire de vol de bijoux. Bilan : un an de prison avec sursis. Et la stupéfaction d'entendre la foule à la sortie du tribunal qui hurlait à la mort ; et le bon père qui lui avait tendu le bras et simplement dit : "Viens, petit, rentrons à la maison."

C'est à la suite de cette erreur qu'il était parti pour Paris, hébergé chez une tante. La suite, c'avait été les petits métiers sans lende-

main et la pauvreté quotidienne. Le risque, aussi, que tout cela tourne mal et que Georges, découragé, ne finisse clochard ou voleur... Un métier que, par boutade, plus tard, il prétendait regretter.

Ce qui l'avait sauvé, c'étaient les livres et les poètes. Le mauvais élève d'autrefois s'était transformé en rat de bibliothèque, complétant et approfondissant sa culture littéraire et classique. Il avait eu envie d'écrire à son tour. Ni en prose ni en vers le succès n'était venu. Deux recueils de poèmes publiés à compte d'auteur, "Des coups d'épée dans l'eau" et "A la Venvole", puis un roman extravagant, "La Tour des miracles", étaient passés totalement inaperçus tant de la critique que du public. Georges, qui, à force de fréquenter les bons auteurs, s'était formé un jugement très sûr, avait compris : il n'était pas écrivain ; il était mauvais. Impardonnable !

De son artisan de père, il tenait l'amour de la belle ouvrage et il savait que "sans travail, un don n'est qu'une sale manie".

Alors, lucide et modeste, il avait changé d'orientation.

"J'aurais préféré être un grand poète ; le jour où je me suis aperçu que je n'étais pas un grand poète, je me suis mis à faire de la chanson." Cette passion de la musique, il la tenait de sa mère qui poussait la ritournelle du matin au soir. Tout naturellement, il se mit à écrire des chansons. De drôles de chansons, insolentes, paillardes et pudiques



à la fois, féroces et tendres et, surtout, extraordinairement poétiques. Avec un style unique, des mélodies tantôt cahotantes, tantôt issues du meilleur folklore. Instinctivement, il savait que c'était bon. Très bon. Même si sa voix, qu'il n'aimait pas, desservait ses textes et ses musiques.

Cependant, personne ne voulait les lui prendre. Il avait fait le tour des interprètes possibles et c'est ainsi qu'un soir de mars 1953 il s'était retrouvé propulsé sur scène par une Patachou enthousiaste. Passés la première stupeur et le premier scandale, Georges Brassens devait réaliser la prophétie de sa bonne fée : "Dans un an, vous serez plus célèbre que moi." Jusqu'à sa mort, à l'âge de soixante ans, Brassens aura été l'homme le moins récupérable du monde. Parce qu'il était farouchement pacifiste, la gauche crut pouvoir l'annexer et s'y cassa les dents ; parce qu'il avait adapté, en coupant la strophe politique, un poème d'Aragon, Ferrat crut pouvoir l'attirer au PC ; il se fit rembarquer sans retour. Parce qu'il moquait l'ordre établi et la maréchaussée, il horrifiait les bourgeois. En fait, une fois pour toutes il avait déclaré la guerre aux "croquants", espèce qui recouvrait les imbéciles, les hypocrites, les méchants, les sectaires, les bégueules, les richards, qui croient toujours que tout est à vendre et que tout homme s'achète, et les belles consciences qui veulent vous obliger à penser comme elles. Brassens fut probablement l'un des derniers hommes vraiment libres de notre siècle. Pétri de tendresse et de révolte, solitaire malgré sa fidélité en amitié et en amour. Peut-être fut-il aussi

l'une des dernières expressions populaires, vraies et drues, de l'âme française.

Lui qui abhorrait le chauvinisme, qui conduit si souvent à la bêtise, était un homme enraciné dans la tradition. Héritier direct et continuateur de nos plus grands poètes, petit frère de François Villon, il enracina son œuvre dans le terroir de la langue française, truffant ses textes de mots anciens auxquels il donnait une nouvelle jeunesse. Il n'aimait pas que l'on abimât les belles choses. Sous un titre volontairement provocateur : "Tempête dans un bénitier", il s'avisa ainsi de partir en croisade contre la nouvelle messe qui allait encourager (la suite lui donna raison !) les catholiques à faire "l'église buissonnière". Georges Brassens s'était dépeint lui-même à plusieurs reprises dans ses textes : "Au village, sans prétention, j'ai mauvaise réputation. Qu'je m'démène ou qu'je reste coi, on me prend pour je ne sais quoi."

Ou encore : "J'ai déjà mon âme en peine, je suis un voyou." Ou bien : "Je suis la mauvaise herbe, braves gens, braves gens, c'est pas moi qu'on rumine et c'est pas moi qu'on met en gerbe." Mais cette mauvaise herbe-là, celle qui "pousse en liberté dans les jardins mal fréquentés", l'on est en droit de la préférer aux gazons stupides. Certes, cet anar a des sympathies subversives pour les "voleurs malchanceux" et des répulsions instinctives contre "la musique qui marche au pas" et "les imbéciles heureux qui sont nés quelque part", mais qui n'a pas souri aux mésaventures du "jeune juge en bois brut" que le gorille prend pour une guenon : "La

suite serait délectable, malheureusement je ne peux / Pas la dire et c'est regrettable / C'la nous aurait fait rire un peu / Car le juge au moment suprême / Criait : Maman ! pleurait beaucoup / Comme l'homme auquel, le jour même / Il avait fait trancher le cou." ?

Et qui, en écoutant "l'hécatombe" qui conte comment : "Au marché de Brive-la-Gaillarde / A propos de bottes d'oignons / Quelques douzaines de gaillardes / Se crêpaient un jour le chignon", qui donc n'a pas acquiescé à cette affirmation : "Car sous tous les cieux, sans vergogne / C'est un usage bien établi / Dès qu'il s'agit d'rosser les cognes / Tout le monde se réconcilie." ?

C'est pourtant le même Brassens qui raconte l'anecdote suivante : pris de malaise, un soir d'hiver, au cinéma, il sort dans la rue sans manteau. Là, un sergent de ville, de ceux dont il prétend "qu'il les adore sous la forme de macchabées", lui dit : "Monsieur Brassens, vous allez prendre froid" et lui met sa pèlerine sur le dos.

"Et depuis cela, conclut Brassens, moi le fier, le brave / Moi dont le cri fut toujours "Mort aux vaches !" / Plus une seule fois je n'ai pu le brailler !"

Et comment le condamner, en réécoutant "Corne d'Auroch", magnifique portrait d'abruti, chef-d'œuvre de mise en boîte du croquant borné : "Il avait un petit cousin, O gué, O gué / Haut placé chez les argousins, O gué, O gué / Et que, les soirs de pénurie, il prenait ses repas chez lui. / C'est même en revenant de chez cet antipathique / Qu'il tomba victime d'une indigestion critique / Et refusa le

secours de la thérapeutique / Parce que c'était à un Allemand / Qu'on devait le médicament."

Définitivement, les "croquants" auront été les seuls ennemis de ce brave rouspéteur. En regard de quoi, il a peuplé son œuvre de pièces tendres, d'histoires d'amour que seuls les tordus croient scabreuses, de "petits coins de parapluie", de "chasses aux papillons", de "bancs publics", de "sabots d'Hélène" et de ponts qu'il suffit de passer quand "l'herbe est verte à Pâques fleuries", de "Manon, de Nini, de Suzon, de Musette / Margot la blanche caille et Fanchon la cousette... / Mon Prince, on a les dames du temps jadis qu'on peut !"

Habité par l'ombre fraternelle de Villon et par le souvenir de tant de mauvais garçons dénoncés par les frieux, il s'inquiète : "Je mourrai pas à Montfaucon / Mais dans mon lit, comme un vrai c..."

C'était mauvaise prophétie. Il mourut, dans son lit, certes, mais d'une souffrance atroce qu'il affronta jusqu'au bout avec courage et dignité.

Après avoir, comme Villon, avoué sa seule quête : "J'ai le malheur de ne pas croire en Dieu ... Je le cherche un peu. Mon poète préféré, c'est quand même Jésus-Christ."

"J'ai déjà mon âme en peine..." "Nous irons en enfer ensemble", chantait jadis ce "petit diable à la fleur de l'âge".

En enfer ? Pas si sûr...

Jacques Vassal a publié, chez Albin Michel, Brassens ou la chanson d'abord, biographie où l'étude de l'œuvre l'emporte sur l'anecdote.

Vidéo

« L'EXTREME LIMITE »

Film de James B. Harris,
avec Dennis Hopper

Un vieux truand tout juste sorti de prison décide de faire le coup qui lui permettra de prendre enfin sa retraite. La préparation de celui-ci a entraîné la mort d'un policier de la brigade financière. Aussi le co-équipier de sa victime va-t-il tout mettre en œuvre pour venger son ami. Film policier de facture classique, "Au-delà de la loi" nous permet de retrouver Dennis Hopper, vieux routier du cinéma américain, abonné depuis quelques années aux rôles de "méchants". Un bon divertissement.

(Distribution : PFC Vidéo.)

« COPLAN SAUVE SA PEAU »

Film de Yves Boisset,
avec Claudio Brook

Coplan, l'as des services secrets créé par Paul Kenny, a connu maintes adaptations cinématographiques parmi lesquelles celle-ci, due à Yves Boisset avant que ce réalisateur ne sombre dans le gauchisme de salon. Face à un savant préparant la destruction de la planète, Coplan aura fort à faire mais trouvera néanmoins le temps de séduire quelques charmantes starlettes. Dans des rôles secondaires, les cinéphiles retrouveront avec nostalgie Jean Servais et Klaus Kinski, sans oublier Jean Topart et Bernard Blier. Qui pourrait s'offrir aujourd'hui pareille distribution ?

(Distribution : Film Office.)

« TRAUMA »

Film de Dario Argento,
avec Christopher Rydell

Maints réalisateurs se sont exclusivement consacrés au cinéma d'angoisse. Beaucoup, comme Brian De Palma, ont voulu, sans succès, imiter Hitchcock. D'autres, et Dario Argento est du nombre, ont choisi un style plus personnel. "Trauma" est symptomatique de ses productions habituelles, avec psychopathe sanguinaire, innocente victime échappant par miracle à l'assassin et courses poursuites haletantes. Les habitués retrouveront les poncifs du genre et les néophytes frissonneront à maintes reprises. A recommander aux amateurs d'émotions fortes.

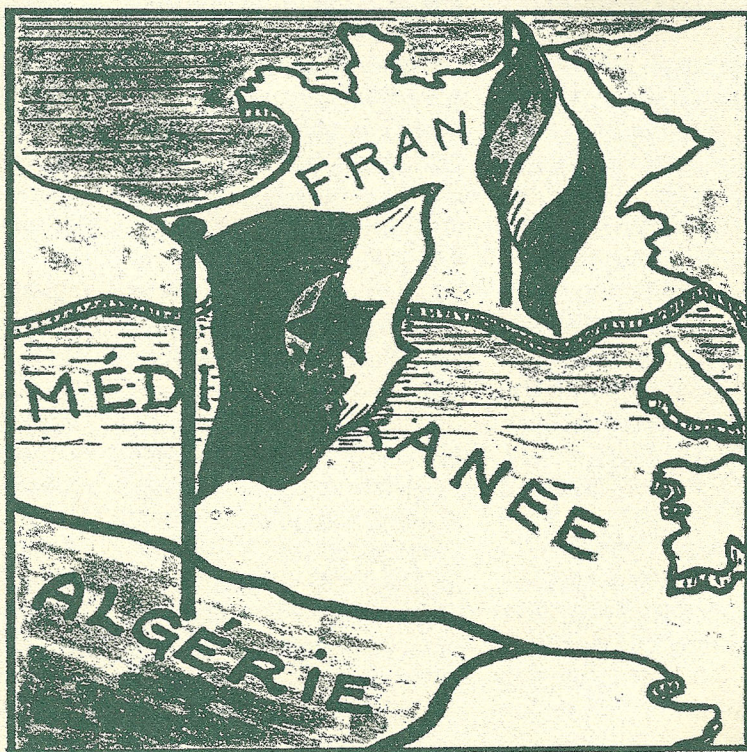
(Distribution : Delta Vidéo.)

C'est à lire

par
Serge de Beketch

Georges
DILLINGER

L'Algérie et la France, malades l'une de l'autre



Georges Dillinger est un pseudonyme que le devoir de réserve impose à un universitaire. Pas n'importe quel universitaire : pied noir, fou d'amour pour sa patrie perdue et catholique

convaincu, ce chercheur n'est possédé par aucun mépris, il ne nourrit aucune rancœur contre le peuple algérien, il ne caresse aucun espoir de vengeance.

Simplement, il est habité par le



sentiment d'un immense gâchis, tenaillé par l'inconsolable regret de n'avoir pas pu s'opposer plus efficacement à une politique d'abandon qui a "laissé les Algériens au milieu du gué", jetant certains dans les bras du stalinisme ou de l'islamisme qui sont les deux expressions d'un même dégoût face à la déliquescence et à la corruption des sociétés occidentales ; noyant les autres dans les délices mêmes de ce système de corruption.

Ainsi l'Algérie d'aujourd'hui, où les profiteurs incompetents d'un système totalement vicié s'affrontent aux fanatiques islamiques ou aux tenants d'une sanglante dictature militaire, est-elle moins la fille de cent trente ans de présence française que le rejeton taré de trente ans d'indépendance gâchée.

Comme l'écrit Georges Dillinger, on aurait pu éviter à l'Algérie cette terrible descente aux abîmes. mais "il eût fallu, de l'autre côté de la Méditerranée, une France forte et juste, sûre d'elle-même, tutélaire. Or, notre malheureux pays vit sa propre descente aux abîmes sous la forme d'une déliquescence morale, spirituelle et sociale sans précédent dans notre histoire, qui nous rend incapables d'assimiler les millions de déracinés venus chez nous, désespérés, perméables à toutes les perversions et à tous les endoctrinements".

Ce livre est à la fois un ouvrage d'histoire, un pamphlet et un cri d'amour. C'est-à-dire qu'à coup sûr il ira à contre-courant. Il indignera ceux qui ne supportent pas que l'on dise la vérité sur l'incroyable lâcheté avec laquelle la France a

abandonné ses départements d'Afrique du Nord. Il incommodera ceux qui préféreraient que l'on fasse silence sur les honteuses complicités médiatiques dont s'est accompagnée cette trahison. Il déplaira aussi à ceux qui confondent réalisme et racisme et qui croient que c'est "l'Arabe qui est l'ennemi" alors qu'un siècle et demi de cohabitation ont montré que Français et Algériens pouvaient vivre ensemble pourvu que la Providence les garde des menteurs, des truqueurs, des provocateurs, des traîtres et des boutiquiers véreux de l'Histoire. □

*L'Algérie et la France,
malades l'une de l'autre
de Georges Dillinger*

ABONNEZ-VOUS AU « LIBRE JOURNAL »

France

1 an (34 numéros).....F 600

Étranger en CEE

1 an (34 numéros).....F 700

Étranger hors CEE et Dom Tom

1 an (34 numéros).....F 870

(taxe aérienne incluse)

Abonnement de soutien

1 an (34 numéros) à votre convenance au-dessus du prix normal

Réabonnement

1 an (34 numéros) réduction de F 100 sur les prix ci-dessus, accordée à ceux qui ont souscrit leur abonnement en 1993, année de création du « Libre Journal »



Balades en France

par Olmetta

Paris... Ne lui jetez pas la pierre !

Honoré de Balzac écrivait : "Paris est un véritable océan. Parcourez-le, décrivez-le ... Il s'y rencontrera toujours un lieu vierge, un antre inconnu ... quelque chose d'inouï, oublié par les plongeurs littéraires."

En dehors des monuments mondialement célèbres, le cadre de vie à Paris offre un véritable coquetècle architectural d'époques et de styles différents dans lequel on peut choisir de se promener non pas au gré de la topographie mais en suivant les caprices de la chronologie.

Et, pour commencer, sinon par le commencement, du moins par les plus anciennes survivances de l'habitat parisien, plongeons dans le Moyen Âge.

Et découvrons, au 3 de la rue Volta (IIIe), une maison médiévale donnée comme la plus vieille de Paris. Hillairet la date du début du XIVe siècle. Autre belle maison à colombages et pignon en encorbellement : 13, rue François-Miron et angle de la rue de La Cloche-percée. Toujours rue François-Miron, au 11, une maison ancienne est aujourd'hui entièrement reconstruite.

Au 51 de la rue de Montmorency (IIIe) s'élève la Maison du Grand Pignon, construite par l'alchimiste Nicolas Flamel. C'est la deuxième plus vieille maison de Paris puisqu'elle fut bâtie en 1407. L'usage était alors de bâtir des maisons étroites, avec le pignon face à la rue. D'où l'expression "avoir pignon sur rue", marque de prospérité qui ne saurait susciter que la considération des passants.

Au 1 de la rue du Figuier (IVe), l'Hôtel de Sens, construit entre 1475 et 1519, ouvrait jadis ses fenêtres à meneaux sur un figuier que la Reine Margot fit abattre. On



attribue ses tourelles et ses gargouilles à Tristan de Salazar et à Jacques Chambiges.

Du XIVe au XVe siècle, les maisons situées aux carrefours s'ornèrent de tourelles en encorbellement. Rondes, carrées ou polygonales, elles furent d'abord défensives, puis ornementales. Reconstitué au XVIe siècle, l'Hôtel des Abbés de Fécamp (5, rue Hautefeuille, VIe) en offre quelques beaux exemples.

Au XVIe siècle, de trois mètres, la largeur légale des rues passe à huit. C'est la Renaissance, mais la règle médiévale de construire des maisons étroites coiffées de pignons perdure. Néanmoins, on tente à présent de les aligner en imposant les premières obligations d'urbanisme. Deux beaux exemples : 23, rue de Sévigné (IIIe), l'Hôtel Carnavalet, attribué à Lescot et édifié de 1584 à 1611 pour Diane de France, duchesse d'Angoulême

par Baptiste Androuet du Cerceau (le bâtiment abrite aujourd'hui la bibliothèque historique de la Ville de Paris).

Au XVIIe siècle, Paris compte environ cinq cent mille habitants. Ce sera l'époque du développement du Marais et du lotissement de l'île Saint-Louis.

C'est en 1612 qu'est achevée l'admirable Place des Vosges (si chère à Jack Lang...). La brique s'y marie aux chaînages de pierre et, vers 1645, les balcons apparaissent aux premiers étages. On ne manquera pas d'admirer le portail de l'Hôtel d'Alméras (Pierre d'Alméras fut contrôleur général des Postes), bâti en 1612 au 30 de la rue des Francs-Bourgeois (IIIe).

On ira voir aussi, rue de la Ferronnerie, où fut assassiné Henri IV, le plus grand immeuble de Paris (115 mètres de longueur), construit en 1669 à l'usage de location !

Un rêve d'Abbé Pierre...



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

Théâtre

« La Peste, d'Albert Camus »

Adapté, mis en scène et interprété par Francis Huster, tout seul, comme un grand, le beau roman de Camus méritait mieux que de servir de faire-valoir à notre histrion national. Salue, bon peuple, la performance du bouffon comme te le commandent tes journaux. L'homme interprète trente-trois rôles (très grand sens de l'économie) : tous les personnages de l'œuvre. Cette adaptation, présentée, déjà, au théâtre de la Porte Saint-Martin, valut à l'interprète d'être nommé aux "Molières" en 1990. Petit conseil : Relisez donc tranquillement l'évocation de l'épidémie de peste

dans la ville d'Oran. Superbe tableau de la condition humaine... En revanche, si vous avez la nostalgie des planches de Deauville et son si coloré public, vous retrouverez l'ambiance dans la salle et le foyer du Théâtre Marigny (42 56 04 41).

« Tout baigne »

Ils reviennent pour notre plaisir : Roland Marchisio (si drôle et émouvant dans le beau film "Casque bleu"), Pascal Elbe, Magali Leiris, Bob Martet, Marie-Isabelle Massot, Thierry Nicolas et Aude Thirion ont reformé, dans la mise en scène de Jacques Decombe, la ronde infernale qui leur avait valu un vrai et mérité succès avec "Charité bien ordonnée". Une nouvelle fois, il s'agit d'une œuvre collective. Nos amis ont fait diligence puisque cette aventure est inspirée par les inon-

dations catastrophiques qui ont sinistré plusieurs régions l'an passé. On ne peut leur en vouloir... Il n'y a pas de tabou (ou presque) pour rire. Et puis, ici, tout finit bien. C'est donc une histoire d'eau qui peut être vue en famille. On découvrira dans une franche bonne humeur et une grande rigolade (sans aucune vulgarité) que la nature humaine se révèle souvent plus méchante que la nature elle-même dans ses excès. Pour quitter la maison, de toutes parts cernée par les eaux, les sinistrés construisent un radeau. Clin d'œil involontaire : pour accéder à l'escalier qui mène à la jolie salle de théâtre du Musée Grévin, il faut traverser le hall et obligatoirement passer devant la reproduction en cire du célèbre "Radeau de la Méduse" d'Eugène Delacroix. A entendre les rires noyer cette pièce on peut lui prédire le même succès qu'au célèbre tableau.

Théâtre Grévin : 42 46 84 47.

« Exotica » d'Atom Egoyan

Ce très beau film intensément sulfureux (pour public averti... vous êtes prévenus !) a reçu le Prix de la critique internationale au Festival de Cannes 1994. Dans un club de nuit, l'"Exotica", se côtoient et se croisent une strip-teaseuse genre Lolita, un voleur d'oiseaux exotiques homosexuel (il en faut un par film maintenant...), un inspecteur des impôts qui aurait bien besoin d'un "contrôle" de sa libido et la "Madame" qui préside aux destinées de ce curieux lupanar. Les entraîneuses, fort belles,

loin de se cantonner à des effeuillages lointains, s'approchent des clients qui les ont commandées, comme on réclame un verre, pour quelques dollars. Mais, attention, pas touche ! A l'"Exotica", frustration vaut plaisir. Sexe, mensonges et voyeurisme sont les ingrédients de cette histoire compliquée qui expose les fantasmes de quelques solitaires désespérés. Malgré un sujet plus que scabreux, ce film ne dérive jamais dans la vulgarité ni la pornographie. Si l'ambiance est toride, les limites de l'insupportable ne sont jamais

dépassées. L'habileté d'Atom Egoyan (Canadien né au Caire) est de balancer toujours entre l'onirisme et la réalité avec un jeu de caméra subtil, léger et précis. Il a remarquablement dirigé Bruce Greenwood et Mia Kirshner. Richard Paris et Linda del Rosario ont réalisé des décors superbes et envoûtants. L'ensemble est souligné par une émouvante musique d'inspiration orientale signée Mychael Danna. A voir mais, redisons-le, par passion du cinéma seulement, l'histoire n'étant pas des plus édifiantes.

Cinéma

Un jour

Dagobert Ier
mourut le
19 janvier 639.

Septième souverain de la dynastie mérovingienne, il était né, entre 600 et 604, de Clotaire II et de la princesse Hadeltrude.

« Le bon roi Dagobert / A mis sa culotte à l'envers. / Le bon saint Eloi lui dit : "Oh, mon roi, / Votre Majesté est mal culottée." / "C'est vrai, lui dit le roi, / Je vais la remettre à l'endroit". Cette turlutaine due à un Sapin du XVIIe siècle est fort inéquitable : Ce n'est point ses chausses que Dagobert Ier remit à l'endroit, mais le pays gallique, la France en devenant. Chargé tout jeune par Clotaire d'administrer l'Austrasie, Dagobert, aidé d'Arnoul, évêque de Metz, et du maire du Palais Pépin de Landen, gouverne comme un vieux sage et, quand il coiffa la couronne en 629, il jouira déjà d'un grandissime prestige.

Roi des Francs et fervent chrétien, Dagobert va être à la fois unificateur, légiste, bâtisseur, père du négoce. Avec pour chancelier le comte Didier, pour trésorier l'orfèvre Eloi, futur évêque de Noyon, et pour référendaire le clerc tonsuré Ouen, futur évêque de Rouen, le lointain petit-fils de Pharamond impose l'"auctoritas principalis" et réunit l'Austrasie à la Neustrie, la Bourgogne à l'Aquitaine ; il limite, le glaive à la main, la puissance des leudes.

Il rend vraie justice, lors de longs voyages à travers ses Etats, aux serfs et aux pauvres ; il fait élever de nombreux temples, dont la splendide abbaye Saint-Denis et les comble de largesses nonpareilles ; il fonde de multiples foirails...

Le 16 ou le 17 janvier 639, Dagobert eut un gros flux de ventre. Immédiatement "le bon roi" ordonna qu'on le transportât à l'abbaye Saint-Denis et il expira là, au milieu des ors, des pierreries, des mosaïques et des marbres superbes qui, grâce à lui, y exaltaient la gloire du Sauveur. "Sa douceur, sans doute relative, lui [avait valu] une popularité venue jusqu'à nous", observe M. le comte Jean-François Chiappe.

Jean Silve de Ventavon

Carnets

par
Pierre Monnier

Les cas de névrose obsessionnelle se multiplient. En couverture de la revue *Beaux-Arts* une superbe reproduction de Derain, et ce titre, énorme : "Derain, fauve, cubiste et collabo ?" C'est idiot mais j'aimerais que cela fasse école. On rencontrerait – et pour quoi pas ? – : "Valéry, poète, critique et nyctalope"..., "Nicolas Sarkozy, politicien, édile et allergique"..., ou encore "Jean-François Kahn, évasif, journaliste et circonspect ?"...

Télévision. Christine Ockrent interroge Jean-Marie Le Pen. Elle demande ensuite à Philippe Alexandre de poser des questions. Celui-là se défile : "Monsieur Le Pen a sûrement subi l'influence de Monsieur Ballardur, qu'il juge courtois. Mais, avec la campagne à venir, nul doute que nous retrouvions Monsieur Le Pen comme nous le connaissons"... Il aurait dû dire : "Comme nous essayons d'en fabriquer une image mensongère depuis quinze ans."

Dans le *Journal du Dimanche* du 18 décembre 1994, l'éditorial d'Alain Genestar offre un ton de mélancolie qui m'émeut. Le journaliste est attristé : "Et on est là, réduit à voir Le Pen, ombre vivante, bien vivante, se promener, tranquille, au milieu des gravats, comme un badaud qui fait là ses emplettes"... Je comprends cette tristesse... d'autant que ce n'est pas fini.

Rendez à ces Arts

Jean Hugo

Arrière-petit-fils de Totor, Jean Hugo avait gardé, en le magnifiant, le gène des arts plastiques que Victor possédait, entre autres dons, et dont Georges, son petit-fils, avait hérité. Il a d'ailleurs réalisé d'excellents dessins de la première guerre mondiale où, épouvané d'être versé dans les bureaux de la censure, il exigea de monter au feu où il reçut une belle citation. L'exposition présente d'ailleurs ses œuvres en même temps que plusieurs travaux plastiques de la famille.

Dans le musée Victor Hugo, superbement situé place des Vosges, il est rendu hommage à Jean, pour le centième anniversaire de sa naissance. Près de deux cent œuvres montrent la diversité de ses talents plastiques : décors de théâtre, céramiques, illustrations, miniatures, portraits, paysages... en un ensemble qui témoigne d'un bonheur de vivre et de créer très revigorant... et chrétien.

Par exemple, l'émouvante illustration du mystère de la Charité, Jeanne d'Arc (1951) ou Nathaniel sous le figuier, une tempéra sur toile.

Chrétien donc, et impliqué dans le meilleur de son siècle.

Quand Jean Hugo décore le théâtre, il fait aussi bien dans l'opérette la plus fantaisiste ("Olive chez les nègres") que dans le classique ("Phèdre" ou "Ruy Blas") et il illustre aussi bien Morand que Fraigneau.

Quand il peint des paysages, ce sont ceux qu'il aime et dans lesquels il est enraciné. En des harmonies de couleurs qui rendent l'âme du lieu (la glacière de Passy, le phare de l'aber Wrach ou le jardin potager).

Dans certaines œuvres, Jean Hugo fait songer à Cocteau, qu'il a d'ailleurs illustré. Plus souvent, il se situe dans la tradition de l'enluminure, en un style proche du naïf, dans une palette vive mais non "primaire", avec des nuances joyeuses et subtiles. Il avait tous les droits à cet hommage rendu dans la maison de son arrière-grand-père.

Nathalie Manceaux

6, place des Vosges, 75004 Paris : ts
ls jrs sf lundi et jrs fériés, de 10h à
17h40 ; jusqu'au 26 février.

Le journal de Séraphin Grigneux

« Homme de lettres »

par
Daniel Raffard de Brienne

LE 25 DÉCEMBRE 1994

Aujourd'hui, fête du Sol invictus, que les fanatiques s'étaient annexée et que le républicain Père Duchesne, a enfin rendue à la laïcité en reléguant le ci-devant Jésus dans des "crêches" dérisoires.

Le grand érudit Maurice Vauthier m'a offert son *Vespasien* (1). C'est la première édition d'une tragédie que Racine n'osa pas publier de son vivant pour ne pas déplaire au tyran Louis Capet, à une triste époque où l'on menaçait d'amende ou de prison les auteurs qui déplaisaient au pouvoir.

Je lis avec ravissement ce *Vespasien* où l'on retrouve tout le génie racinien. Et cela dès le premier mot puisque, comme tant d'autres, la pièce commence par : "Oui". De même, d'ailleurs, les 2e et 3e actes. Le 4e innove avec : "Non". Quant au 5e, son "Peut-être bien que non, peut-être bien que oui" est une fine allusion de l'auteur à son rival normand, Corneille.

On reconnaît toute la musique du célèbre vers racinien de "La fille de Minos et de Pasiphaé" dans certains hémistiches tels que : "Point. Titus ne point point."

Ou encore : "Et pour-quoi t'es-tu tu ?"

Toute l'ampleur de la prosodie racinienne se retrouve dans :

"... Ah ! Parlez ! Que

par un prompt trépas / Du moins j'égorge un cœur dont les tristes appas / N'auraient point éveillé l'amitié que j'espère."

Car la trame de *Vespasien*, c'est d'abord l'amour qui inspire des vers sublimes : "Et je ne saurais trouver plus de plaisir / Que dans le tendre aveu qui comble mon désir".

Où l'on retrouve les accents du célèbre vers racinien : "Et le désir s'accroît quand l'effet se recule" (marquer une légère pause entre "l'effet" et "se recule").

Et cette histoire d'amour amène Vespasien à se pencher sur les besoins des citoyens, des besoins qui se faisaient sentir dans les rues de Rome.

Racine s'était déjà préoccupé de l' "humble contingence" de l' "humaine engeance" lorsqu'il écrivait dans *Athalie* : "Le peuple saint en foule inondait le parvis."

Vespasien résout le problème, tout en remplissant ses caisses d'un "argent qui n'a pas d'odeur". en créant des chalets "Où chaque citoyen contre un menu denier / Pourra trouver l'abri, le calme et le papier."

Il crée ainsi la seule branche commerciale où c'est le client qui fournit la marchandise.

Tout cela se passe dans une atmosphère de sédition. Vespasien,

d'abord renversé de son trône percé, finit par triompher et la vertu avec lui.

L'édition de cette œuvre remarquable est enrichie de notes érudites. Il me faut cependant rectifier la citation grecque erronée de la page 78. Ira-dote (et non Hérodote) a écrit : "Ouk elabon polin ; elpis efè kaka ; ouça ; alla gar apaci" (phon. : "Ouk élabon' polin' ; elpis ephè kaka ; ouça ; alla gar apaci").

Il y a aussi les indications scéniques, comme, à propos du cri des oies capitoline : "On remplacera avantageusement les oies... par un couple de canards qu'il suffira... d'agiter vigoureusement."

Une troupe d'amateurs se préparerait à monter la pièce. On parle de l'impérial Serge de B. pour le rôle de Vespasien ; le beau et jeune Daniel R. de B. serait Titus ; les superbes moustaches de Bernard L. feraient de leur propriétaire le soldat Gardavus. A Bernard-Evi H. le rôle du traître Patatras qui vend les trésors sacrés "sur les marchés Opus". On ne sait encore qui jouerait Cuculus mais les gracieux rôles de Sacculine et de Tibia iraient tout naturellement à mesdames Anne B. et Anne B. (ou bien inversement). □

(1) Maurice Vauthier, *Vespasien* (69 F Franco. Editions Elor, 56350 Saint-Vincent-sur-Oust).

Mes bien chers frères

A vous, Père de Foucauld

Il y avait beaucoup de monde, ce matin, à l'Institut du Monde arabe pour admirer les carnets, aquarelles, dessins et peintures d'Eugène Delacroix sur son voyage au Maroc en 1832. J'ai beaucoup pensé à vous, Père de Foucauld. Je ne vous en ai que plus aimé et admiré. Eugène Delacroix a-t-il bien vu ? A-t-il honnêtement observé le Maroc ? Ses dessins disent-ils fidèlement la civilisation marocaine de cette époque ? J'espère que non car c'est affligeant.

La beauté de l'œuvre m'a cependant touché. J'ai admiré les paysages, les habits, les chevaux, les ustensiles, les contrastes et les couleurs. Mais les hommes ?... la civilisation ?...

Sur la centaine d'œuvres exposées, j'ai compté : vingt-cinq représentent des hommes vautreés sur des coussins ou des talus, ou assis. Voire endormis. Très peu de femmes : trois arabes, deux juives. Il y a d'ailleurs plus de chevaux que de dames ! Les visages sont fins. Sauf ceux particulièrement abrutis des chefs, caïds ou sultans. Les seuls sujets actifs sont militaires. Mais pas d'industrie, pas de ponts, ni de routes, pas d'artisanat, pas de gens au travail. Les chefs ?

Systématiquement montés sur un cheval, hautains au milieu de la foule. Ou lascivement allongés comme le "Chef arabe couché sur un tapis". La religion ? Absente. A l'exception d'une "Procession à Tanger". La France ? Deux fois présente. Par un campement et une délégation cachée au fond de la grande toile "Portrait du sultan". Et si l'on organisait une exposition qu'on intitulerait, je ne sais pas, moi, "Voyage en France en 1994" ?

Qu'est-ce que ça donnerait ? Sur cent cartons, combien d'hommes (et de femmes) couchés, vautreés, ou à table, ou devant la télé ? Combien de scènes actives (à part le foot) ? Combien d'aquarelles sur la religion (dois-je préciser laquelle) ?

O, Père de Foucauld, priez pour nous. Rendez-nous fiers de notre foi et de notre civilisation. Faites de nous des hommes debout. Faites nous apôtres de l'un et de l'autre.

Abbé Guy Marie



La Grande Guerre

« Je suis heureux de communier
avec notre nature »

La mort héroïque d'Eugène Lemerrier tombé aux Eparges le 6 avril 1915 et dont nous poursuivons la publication des lettres et carnets est le signe terrible de la fin d'un monde.

Comme ce jeune lettré, toute une élite française, chevaleresque et courtoise, cultivée et aimante, curieuse et portée par une foi immense, sereinement courageuse face à l'horreur, a disparu dans le grand broiement de la guerre, chairs et sangs mêlés dans une terrible fraternité à ceux d'une autre élite ouvrière et paysanne, celle-là. La France ne se releva jamais de cette amputation de la meilleure part d'elle-même.

20 NOVEMBRE 1914

Pour l'instant, de la fenêtre près de laquelle je t'écris, je vois le soleil qui se lève. Il traverse le givre et je devine la belle campagne qui tolère tant d'horreurs. Il paraît que cette charge à la baïonnette que j'ai entendue hier a fait de nombreuses victimes.

Entre autres, on est sans nouvelles de deux sections du régiment qui fait brigade avec nous. Pendant que d'autres accomplissaient leur destinée, j'étais au faite de la plus belle colline (fort exposée, d'ailleurs, en d'autres moments). Je voyais le lever du jour ; j'étais plein d'émotion devant la paix naturelle et j'appréciais la proportion entre la mesquinerie de la violence humaine et la majesté environnante.

DIMANCHE 22 NOVEMBRE, 9 H 1/2

De ma place favorite, je t'écris, ce matin, sans que, depuis hier au soir, aucun événement vaille la peine d'être signalé sauf peut-être les mille riens changeants du paysage. Je me suis levé en même temps que le soleil, dont maintenant l'argent inonde l'espace. Le froid

est toujours vif, mais la coalition des lainages en a raison dans les nuits du cantonnement. Voici les seules choses que je dise :

Demain nous partirons pour les tranchées de deuxième ligne, dans les bois maintenant squelettiques et monotones. C'est peut-être, de nos trois emplacements, celui que j'aime le moins, car le ciel est exilé derrière de hautes branches. C'est plutôt un paysage pour R. mais plat et gâté par le genre d'existence qu'on y mène.

Dans notre région, les hostilités paraissent reprendre avec une certaine effervescence. Ce matin, nous entendons une fusillade violente, chose extrêmement rare en cette forme actuelle de la guerre, qui consiste principalement en attaques de nuit, alors que le jour est presque réservé aux bombardements d'artillerie.

Chère mère, mettons notre espérance dans la force d'âme que demandera chaque heure, chaque minute...

Oui, j'ai du plaisir à te parler de la vie ; elle est belle en bien des points. Souvent, le soir, quand je me trouve sur la route où mon petit emploi me conduit et que je parcours seul, je suis pleinement heureux de communier avec cette noble nature, avec ce ciel aux dessins si harmonieux d'étoiles, avec les courbes si amples et gracieuses de ses collines ; et, bien qu'en cet instant le risque soit toujours présent, je pense que, non seulement ton courage, ton sentiment de l'éternel, mais aussi ton amour pour moi m'approuveront de ne pas m'arrêter constamment à l'interrogatoire de l'énigme.

Ainsi ma vie actuelle comporte quelques points culminants de sensations qui échappent à toute relation de durée, de persistance. Ce sont, par exemple, un beau feuillage, une aurore, un paysage délicat,

une lune émouvante. Toutes choses dont, à la fois, l'éphémère et la pérennité isolent le cœur humain et le ravissent à toutes les préoccupations qui, en ces temps, nous conduiraient soit à une inquiétude désespérée, soit à un matérialisme abject, soit encore à un optimisme que je veux, moi, remplacer par une espérance très haute qui nous est commune et qui ne repose point sur les faits humains.

Toute ma tendresse et mon affection constantes pour grand-mère ; pour vous, courage, sérénité, acceptation totale sans pour cela aucun renoncement.

25 NOVEMBRE AU MATIN

Hier, au cours de cette marche, j'ai vécu dans un tableau de mes primitifs aimés. A la sortie des bois, alors que nous descendions le long d'une route, nous avions auprès de nous une vaste ferme-château, empanachée d'un bouquet d'arbres déplumés, auprès d'une mare gelée.

Puis, dans la perspective plafonnante dont mes chers peintres usaient si habilement avec leur air naïf, une route, déroulant ses sinuosités, ses pentes et ses montées, reliait des buissons, des arbres isolés : tout cela, précis, fin, gravé, et pourtant attendri. Un petit pont passait sur un ruisseau, un cavalier passait près du petit pont, méticuleusement silhouetté, et une petite voiture : équilibre délicat de valeurs discrètes et pourtant soutenues, tout ceci devant un horizon de bois nobles. Le temps gris qui supprimait la féerie toute moderne des nuances de dimanche dernier me ramenait à cette conscience incisive qui émeut dans un Breughel et les autres maîtres dont les noms m'échappent.

Telle, aussi, la profusion ordonnée et limpide des arrière-plans d'Albert Dürer. □